

Frédérique LOUTZ

Revue de presse



galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

"Art Basel Paris, Vitrine de la diversité de la scène Française", Anne-Cécile Sanchez, in l'Oeil, Octobre, 2024, p.36-37

l'œil MAGAZINE

EN COUVERTURE

PAR ANNE-CÉCILE SANCHEZ

ART BASEL PARIS

VITRINE DE LA DIVERSITÉ DE LA SCÈNE FRANÇAISE

Soixante-quatre galeries disposant d'espaces en France sont sélectionnées à Art Basel Paris 2024. Quels artistes et quelles œuvres mettent-elles en avant ? Parcours en avant-première dans les allées du Grand Palais.



**FRÉDÉRIQUE
LOUTZ** [NÉE EN 1974]

LES FILLES DE LOTH, 2020

Frédérique Loutz traite ses dessins comme des peintures : on le voit dans ce format horizontal où elle emploie le pinceau, la gouache, autant que l'encre. Ses œuvres graphiques sont présentes dans plusieurs collections publiques et privées.

📍 Galerie **Papillon**, entre 15000 et 25000 €.

Délit d'initié

Insider trading

Que peut-on s'offrir pour moins de 100 000 € ?
Beaucoup de choses ! Voici un florilège d'œuvres vendues aux enchères ces derniers mois, d'autres qui passeront bientôt sous le marteau, ou encore proposées en galeries, des bijoux au design en passant par la peinture ou la BD. De quoi donner des idées !

SÉLECTION MATHILDE BONNIEC ET ARTHUR FRYDMAN

What can you get for under €100,000 nowadays?
All kinds of things! This selection of works sold at auction in recent months, or coming up for sale soon, plus others offered by galleries, ranges from jewellery to design, from painting to comic strips. Something for everyone, and plenty to think about.



8500 €

→ Frédérique Loutz,
Brochette 3,
2020, peinture,
verre réalisé au CIAM
Meisenthal
/ paint and glass
made at Meisenthal's
International Glass Art
Center 80 x 45 x 45 cm,
galerie Papillon.



"Paris+ par Art Basel Une nouvelle foire sur orbite", in Le Quotidien de l'art, octobre 2022

LE **PARIS+ PAR ART BASEL** QUOTIDIEN **#1** DE L'ART

19.10.2022

PARIS+ PAR ART BASEL

**Une nouvelle
foire sur
orbite**
**A new fair
in orbit**

INTERVIEW

**Clément
Delépine,
directeur**

FOCUS

**Où en est
la scène
française ?
Where does
the French
scene stand?**

GALERIES ÉMERGENTES
8 têtes chercheuses
8 talent seekers

ET AUSSI
Foires satellites
à foison
**Galore of
satellite fairs**

FRANÇAIS/ENGLISH

GRATUIT/FREE



"Paris+ par Art Basel Vu pour vous", Emmanuelle Lequeux, in Beaux Arts Magazine, octobre 2022, page 73

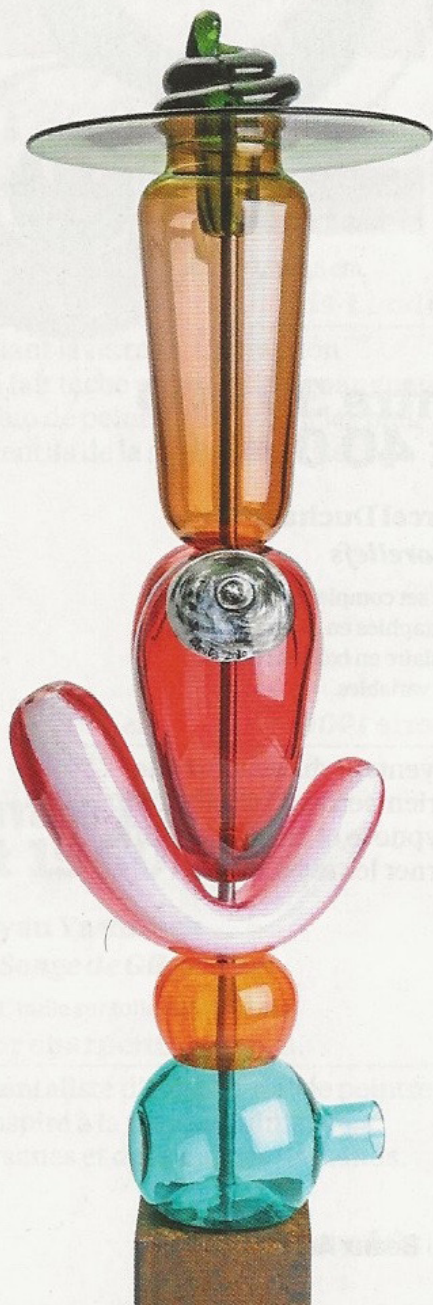
8 500 €

Frédérique Loutz
Brochette 3

2020, peinture, verre, 90 x 45 x 45 cm.

Galerie Papillon, Paris.

Des brochettes qui croquent sous la dent! Réalisées dans les cristalleries de Meisenthal, elles entrent en dialogue avec les dessins expressionnistes de l'artiste.



MARCHÉ

Frédérique Loutz, *Les Filles de Loth*, 2020, aquarelle, crayon de couleur sur papier, 170 x 200 cm. © F. Loutz/Galerie Papillon.



LA MAGIE LOUTZ À LA GALERIE PAPILLON

On n'avait pas vu d'exposition personnelle de Frédérique Loutz depuis plus de cinq ans. Dessins, gravures, sculptures en verre : c'est un retour en force, « en terrain vague et fertile »

ART CONTEMPORAIN

Paris. Des cœurs et des bananes. Lorsqu'on pense au travail de Frédérique Loutz (née en 1974), ces deux motifs viennent à l'esprit, car l'artiste n'a cessé de les utiliser dans des compositions qui hésitent entre le grotesque et l'héraldique, le bizarre et le désopilant. Elle qui appartient à deux cultures, allemande et française, décrie que sa langue est « le baroque sec » — formule que lui a offerte Jacques Monory en 2011. Dans le catalogue que coédite la Galerie Papillon avec The Drawer, elle précise, à propos des rictus également récurrents dans ses œuvres, ne pas choisir « entre la menace et le rire ». Il y a sans doute du Topor, pour son humour noir, dans l'univers de Frédérique Loutz, ainsi que le suggère la critique d'art Julie Crenn. Mais il y a aussi du Jérôme Bosch, du Delacroix, des airs de Vierge à la Raphaël... Il est par ailleurs étonnant de parvenir à montrer autant de facettes différentes d'une pratique à travers un nombre d'œuvres assez restreint, qui toutes sont de production récente.

Dans ce *solo show* (le cinquième) que la Galerie Papillon consacre à Frédérique Loutz, on peut en effet voir des crayonnés de couleur de petit format posés au sol, des gravures dont l'une est en noir et blanc, des sculptures en verre, et de très grands dessins qui tendent vers la peinture... Celui qui retient immédiatement l'attention, par sa taille et parce que l'accrochage lui confère une place centrale, s'intitule *Les Filles de Loth* (2020, [voir ill.]). Soit, sur un fond bleu de lavis détrempé, deux silhouettes enfantines à la nudité potelée, telles des putti aux visages graves, en suspens dans l'espace de la toile, dont l'une

fixe le spectateur, d'un regard de défi qui n'a rien d'innocent. Il faut être une femme, et une mère — les deux fillettes sont celles de l'artiste — pour prêter aujourd'hui ce genre d'ambivalence au monde de l'enfance, en jouer ouvertement. Outre cette profondeur captivante, l'œuvre fascine aussi en ce qu'elle excède les frontières du médium. Dans *Girrrland*, la monographie à paraître, l'artiste explique : « Je traite le dessin comme une peinture (j'utilise le pinceau, la gouache, autant que l'encre). »

Un travail de dessin

Mais toujours, donc, il s'agit de dessin. Dans ses lithographies, évidemment, nature morte ou sirène bifide en balançoire *Two Tails Mermaid* (2019). Et jusque dans ses « Brochettes » en verre de couleur réalisées au Centre international d'art verrier, à Meisenthal (Moselle), sur lesquelles elle vient apposer sa touche au pinceau, comme pour en redessiner les contours et ramener le tracé dans la sculpture. Leurs empilements de formes projettent au mur des ombres qui pourraient être celles de statues primitives, dans un étrange dédoublement de sens.

Le travail de Frédérique Loutz est présent dans de nombreuses collections publiques (Enac, Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, Frac Picardie, Frac Auvergne...). Il est également soutenu par d'importants collectionneurs privés, comme les Guerlain ou Laurent Dumas, le fondateur d'Emerige. Les prix des œuvres, eux, sont inversement peu élevés, entre 600 et 12 500 euros.

● ANNE-CÉCILE SANCHEZ

FRÉDÉRIQUE LOUTZ, FLIP A COIN,
jusqu'au 27 février, Galerie Papillon,
13, rue Chapon Paris 75003.

exercice d'admiration



© Hugo Aymar pour les Beaux-Arts de Paris.

FRÉDÉRIQUE LOUTZ



Kiki Smith

1954 : naissance
à Nuremberg (Allemagne)
1974-1975 : elle étudie
à la Hartford Art School
1976 : elle déménage
à New York et rejoint
le collectif d'artistes Colab
2009 : elle reçoit le prix
des femmes artistes
du Brooklyn Museum
Elle est représentée par
la galerie Pace

Photo Martin Argüoglo/Monnaie de Paris © Kiki Smith.

KIKI SMITH

« Son regard résonne à chaque étape de ma vie »

Femmes-louves contre femmes-objets. L'exposition de l'Américaine Kiki Smith, organisée jusqu'au 9 février à la Monnaie de Paris, déploie le corps féminin dans tous ses états. L'accrochage a fortement marqué sa consœur française Frédérique Loutz, qui voit dans son aînée « une sœur » spirituelle.

Par Roxana Azimi



Photo Martin Argüoglo/Monnaie de Paris © Kiki Smith.

Kiki Smith, *Pyre Woman Kneeling [Femme au bûcher agenouillée]*, 2002, bronze, bois, 200 cm x 200 cm. Exposition à la Monnaie de Paris jusqu'au 9 février 2020.

Fascination pour le corps féminin, ses fluides et ses humeurs, son abjection aussi. Osmose avec la nature et retour d'un refoulé animal, entre animisme et chamanisme. Goût des contes et légendes. Ces quelques thèmes parcourent l'œuvre variée de Kiki Smith, mise en valeur à la Monnaie de Paris, la dernière exposition d'envergure organisée par Camille Morineau dans ce lieu qui a choisi de tirer un trait sur l'art contemporain. On les retrouve aussi autrement dans l'œuvre de sa cadette de 20 ans, Frédérique Loutz, dont le monde tragi-comique et surréaliste se compose de châteaux hantés, de tarot et de cirque, de visages grimaçants et de corps sens dessus dessous. Pour elle, Kiki Smith n'est « ni une rivale ni une mère, mais plutôt une sœur », dont la rigueur lui parle, « qui aurait grandi sous le même toit, mais en se forgeant d'autres histoires, d'autres contes ». Et de préciser : « Il y a une influence affirmée mais pas écrasante, on est nourri de la même matière et des mêmes questions à commencer par une, fondamentale : comment s'accepter comme femme ? »

Frédérique Loutz a découvert le travail de l'artiste américaine voilà une dizaine d'années, en fréquentant la galerie Lelong, à Paris. Au début, elle fut touchée par la qualité du dessin

/...

exercice d'admiration



Frédérique Loutz,
De la matrice,

2015, huile sur toile,
195 x 245 cm.

de son aînée, « sobre, raffiné, avec quelque chose de modeste et de juste dans ses découpages, ses montages, ses associations ». C'est clairement dans ce médium que leur parenté éclate au grand jour. « Ce qui nous rapproche, c'est une conception sculpturale du dessin, les formes habitent l'espace de la feuille comme les sculptures habiteraient un lieu, dit Frédérique Loutz. J'aborde le dessin de façon frontale, après je l'abîme. » Kiki Smith les utilise comme un répertoire ou un index, réutilise et remixe ses images, comme on fabrique des phrases, avec des mots anciens.

Frédérique Loutz

1974 : naissance
à Sarreguemines
1992-1999 : elle se forme
d'abord à l'École d'art
et de Design de Haute-
Alsace Mulhouse puis
aux Beaux-Arts de Paris
avant d'obtenir une licence
en Arts plastiques.
2006-2007 : elle fait
une résidence à la Villa
Médicis à Rome
Elle est représentée par
la galerie Papillon
Elle vit et travaille à Paris.

Kiki Smith,
Blue Girl, 1998, bronze.
Exposition à la Monnaie
de Paris jusqu'au 9 février
2020.



Métamorphoses

Leurs chemins auraient pu se croiser : elles devaient toutes deux intervenir dans un projet d'édition avec la revue *Le Cahier dessiné*, qui finalement n'a pas vu le jour. Sans avoir collaboré, sans l'avoir même jamais rencontrée, Frédérique Loutz a pourtant ressenti comme un compagnonnage. « Elle a une génération d'avance sur moi, mais en voyant son exposition à la Monnaie, je me suis rendu compte à quel point son regard compte pour moi, comme il résonne à chaque étape de ma vie, comme jeune femme, comme mère, comme femme mûre », explique-t-elle, heureuse de voir à quel point dans cet accrochage « la figure de la femme se déploie dans l'espace, avec richesse, avec enthousiasme, comme un monde en soi qui n'a besoin de rien d'autre ». Une figure de femme-louve qui « n'apparaît pas comme la rivale de l'homme, mais comme un être riche en métamorphoses, sans besoin de revendication, car tout est là, la chair, l'imaginaire, l'enfant, l'espoir, la vieillesse. De la pointe des pieds de cette femme dans le loup éventré, à la petite fille aux étoiles de mer, il y a là quelque chose de stellaire, de poétique, de charnel et de sauvage ». Tout est dit.

À voir

Kiki Smith,
jusqu'au 9 février, Monnaie de Paris, Paris (6^e), monnaiedeparis.fr

"Du dessin à l'œuvre gravée chez Woolworth, Valérie de Maulmin, in [connaissancedesarts.com](https://www.connaissancedesarts.com), 20 mai 2019

Du dessin à l'œuvre gravé chez Woolworth



Frédérique Loutz, Two Tail Mermaid, 2019, Lithographie originale, 170 x 133 cm. 10 ex. © Atelier Michael Woolworth.

Formidable initiative, « The Drawing People » réunit un cercle d'artistes qui ont une dévorante passion pour le dessin et une « écriture singulière ».

Souvent très réputés, ces dessinateurs et graveurs sont Abdelkader Benchamma, Pierre Le Tan, Frédérique Loutz, Gilgian Gelzer, Philippe Favier, Brecht Evens, Mélanie Delattre-Vogt, Mirka Lugosi, Christian Schwarzwald, François Righi et David Shrigley. Leurs œuvres, très diverses en termes de style, de technique, de format et de thématique, sont transposées avec finesse par les procédés d'impression adaptés : gravure, lithographie, bois gravé, linogravure, monotype... Les épreuves ainsi obtenues offrent un éventail de prix abordables, de 400 € à 2000 €, la plupart autour de 600 €. Véritable laboratoire de création, l'Atelier Michael Woolworth pratique l'art de l'impression exclusivement sur des presses manuelles. Lieu vivant de production et d'édition, c'est aussi une galerie et un espace d'exposition, d'échanges et de concerts, à découvrir absolument.

Valérie de Maulmin

<https://www.connaissancedesarts.com/dessin/du-dessin-loeuvre-grave-chez-woolworth-11121001/>

“La Source, hôte d'honneur à La Défense”, in artshebdomedias.com, 26 mars 2019

La Source, hôte d'honneur à La Défense

Auteur [La Rédaction](#) Publié le [26 mars 2019](#)



Une exposition singulière ouvre ses portes aujourd’hui sur l’esplanade de Paris La Défense, le long des palissades de chantier du projet Table Square, nouveau lieu dédié à la gastronomie qui devrait être inauguré au cours du dernier trimestre 2019. *Festin* réunit les toiles, dessins et photographies de quelque 32 artistes de renom – parmi lesquels Lydie Arickx, François Boisrond, Philippe Cognée, Damien Deroubaix, Gérard Fromanger, Eva Jospin, Frédérique Loutz, Olivier Masmonteil, Marlène Mocquet, Eva Nielsen, Françoise Pérovitch, Alain Séchas ou encore Vladimir Velickovic –, engagés au côté de l’association La Source, initiée par l’artiste Gérard Garouste en 1991. Créées spécifiquement pour l’occasion, leurs œuvres s’articulent autour du thème de la gastronomie, évoquant pêle-mêle le goût, les saveurs, la cuisine, les plats, ainsi que des histoires ou des mythes lui étant liés. Ce sont leurs reproductions agrandies qui sont accrochées à ciel ouvert. A l’issue de l’exposition, qui se tient jusqu’au 11 juillet dans le cadre d’une action de mécénat du promoteur immobilier Urban Renaissance, les originaux seront vendus au profit de La Source, association à vocation sociale et éducative. « *Née de la conviction que la création artistique peut venir en soutien de l’action sociale, afin de lutter contre l’exclusion sous toutes ses formes, La Source m’a permis de réaliser un rêve, écrit Gérard Garouste : fonder un lieu de libération et de création pour donner aux enfants des clés pour avancer : la tolérance, la découverte au contact des artistes et la curiosité. Je sais que la pratique de l’art peut être un véritable déclic.* » Visuel : Vue de l’exposition *Festin*. © La Source / Urban Renaissance.

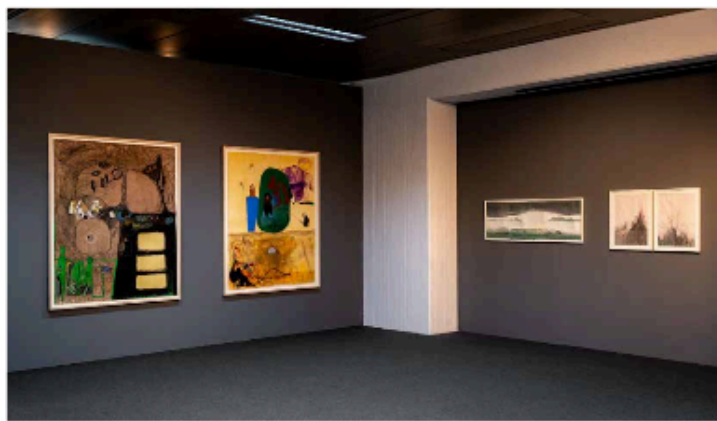
<http://www.artshebdomedias.com/article/la-source-hote-dhonneur-a-la-defense/>

"En Allemagne, le prix de la fondation Daniel et Florence Guerlain explore les autofictions", Bernard Marcellis, in *The Art Newspaper*, 21 novembre 2018

EN ALLEMAGNE, LE PRIX DE DESSIN DE LA FONDATION DANIEL ET FLORENCE GUERLAIN EXPLORE LES AUTOFICTIONS

Sous le titre « Autofiction », les nominés du Prix de dessin de la Fondation Daniel et Florence Guerlain font l'objet d'une exposition collective inédite en Allemagne, au Wilhelm Hack Museum à Ludwigshafen, en lisière de Mannheim.

Par Bernard Marcellis



Vue de l'exposition « Autofictions – dessin contemporain » au Wilhelm Hack Museum avec des œuvres de Jorge Queiroz (à gauche) et Vidya Gastaldon (à droite). Photo : Joachim Werkmeister

**UNE CERTAINE
HOMOGÉNÉITÉ
TRANSPARAÎT,
ALORS QUE
LES PRATIQUES
INDIVIDUELLES
SE RÉVÈLENT
TRÈS DIVERSES**

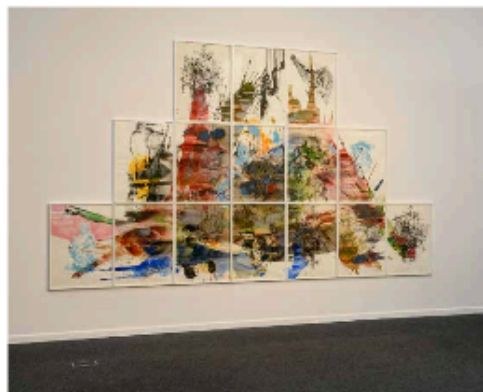
contemporain Daniel et Florence Guerlain qui en est à sa onzième édition. Le propos est donc d'exposer le Prix et non la Fondation en tant que telle.

L'ensemble offre un panorama subjectif, mais représentatif du dessin tel qu'élaboré aujourd'hui avec une évidente intensité, puisque le prix vise à soutenir des artistes dont le dessin est le principal vecteur de création. La première impression qui s'en dégage est double : une certaine homogénéité transparaît, alors que les pratiques individuelles se révèlent très diverses. Le prix possède une réelle identité, vue ici sous le prisme de l'autofiction.

Pour en déterminer les grands axes, l'exposition est divisée en quatre sections perméables, laissant ainsi libre cours à la déambulation du visiteur, tout en l'orientant si nécessaire. Pour Florence et Daniel Guerlain, la spécificité du dessin recouvre toute réflexion et

Dès l'entrée, le visiteur est frappé par la monumentale fresque murale du peintre suisse Marc Bauer, qui trône dans le vaste hall au rez-de-chaussée du musée Wilhelm Hack. Avec ses plateaux et ses perspectives ouvertes, l'architecture du bâtiment, d'inspiration brutaliste, est typique des années 1970. Le musée renferme une remarquable collection d'art du XX^e siècle, en partie formée autour de celle du collectionneur Wilhelm Hack.

La sélection des trente-trois artistes présentés correspond aux trois nominés et aux lauréats annuels du Prix de dessin de la Fondation d'art



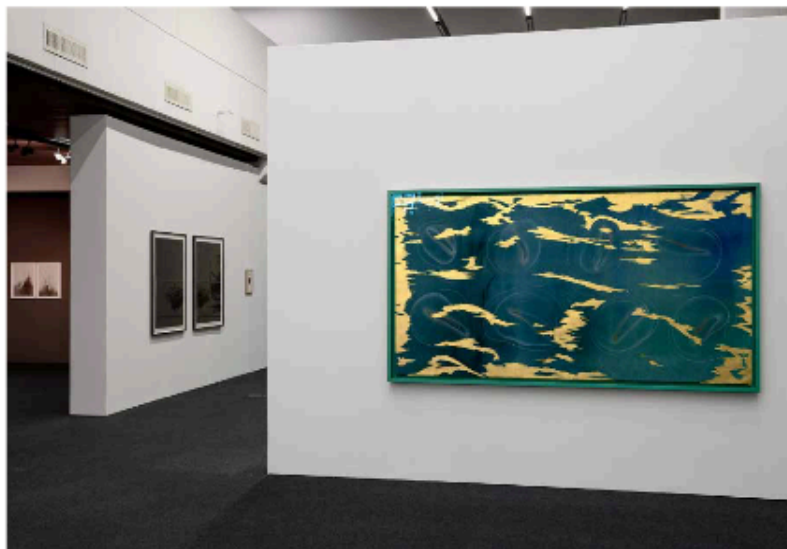
Vue de l'exposition « Autofictions – dessin contemporain » au Wilhelm Hack Museum. Frédérique Loutz, polyptyque *Caveau* (2010). Photo : Joachim Werkmeister

"En Allemagne, le prix de la fondation Daniel et Florence Guerlain explore les autofictions", Bernard Marcellis, in *The Art Newspaper*, 21 novembre 2018

pratique artistique directement réalisée sur papier, quelles que soient les techniques utilisées, à l'exception de procédés numériques et mécaniques. Le champ se révèle donc vaste, du figuratif à l'expérimental, de l'abstrait au séquentiel, du vécu intime aux implications sociales.

C'est précisément ce rapport au narratif et à l'autobiographique, voire à l'imaginaire, qui est au cœur du propos avec le concept d'« autofiction » emprunté à l'écrivain Serge Doubrovsky.

La commissaire de l'exposition, Astrid Ihle, y voit « *l'émergence de stratégies narratives dans le récit pictural ou dans le paysage, combinant souvenirs personnels et grandes thématiques actuelles* ».



Vue de l'exposition «Autofictions – dessin contemporain» au Wilhelm Hack Museum avec des œuvres de Jorinde Voigt et de Dove Allouche (à l'arrière-plan). Photo : Joachim Werkmeister

Si la première section met en avant des œuvres abstraites sous l'intitulé « L'éloquence de la ligne » (Silvia Bächli, Catharina van Eetvelde, Susan Hefuna), on rentre rapidement dans le vif du sujet avec les deux chapitres suivants, dont les approches se révèlent assez similaires : « Mythologies privées » et « Réflexions intimes ». Introduites par trois pièces de Cameron Jamie, ce chapitre croise expériences biographiques et références culturelles, sociétales ou politiques.

Outre la fresque de Marc Bauer, les ensembles de Frédérique Loutz, Amelie von Wulffen, Ulla von Brandenburg ou Leiko Ikemura permettent de se plonger dans leur travail et d'analyser leurs préoccupations. Il en va de même avec les suites de Pavel Pepperstein, Vidya Gastaldon, Sandra Vasquez de la Horra, Jana Gunstheimer, Martin Assig ou Anne-Marie Schneider qui s'inscrivent dans la troisième partie.

L'intensité baisse d'un cran avec la dernière section, « Storytelling », sans doute en partie due à la disproportion entre certaines présences. On y retiendra les délicates aquarelles de Didier Trenet, l'intrigante suite de Marcel Dzama, le parcours se terminant dans l'imaginaire de *Road at Night*, une des aquarelles monumentales d'Hans Op de Beeck.

«Autofictions – dessin contemporain», jusqu'au 24 février 2019, Wilhelm Hack Museum, Ludwigshafen, Allemagne, <http://www.wilhelmhack.museum>

Catalogue trilingue, publié par les éditions Distanz, 28 euros.

**C'EST LE RAPPORT AU NARRATIF
ET À L'AUTOBIOGRAPHIQUE,
VOIRE À L'IMAGINAIRE, QUI EST
AU CŒUR DU PROPOS**

Les passions criminelles de Loutz

A la galerie Claudine Papillon, l'artiste, de retour de Rome, présente son étrange travail

Frédérique Loutz vient de passer un an à Rome, à la Villa Medici. Ce séjour, qui est redoutable pour bien des pensionnaires, a été pour elle la cause de deux changements dans son travail. Elle a pris ses distances par rapport à l'aquarelle et découvert la volupté des constructions et des assemblages.

Jusqu'ici, elle s'était distinguée par la bizarrerie et l'adresse de ses dessins, très petits ou très vastes, sur beaux ou pauvres papiers. Elle excellait à y faire apparaître des figures grotesques, des poupées désarticulées, des fleurs évidemment artificielles, des masques ou des monstres, tous parés de couleurs diaphanes et légèrement fanées. C'était, pour un début, vraiment réussi.

Les désirs des corps

Mais, à trop longtemps poursuivre dans cette voie, la menace du maniérisme approchait. Loutz l'a si bien senti qu'elle est partie dans une nouvelle direction, quoique toujours sur papier : de très grandes feuilles et, pour instrument quasi unique, la plume et l'encre. Avec ce moyen, qui exige du temps et de la lenteur, elle a commencé à faire apparaître, trait après trait, des figures humaines à la fois colossales et incomplètes.

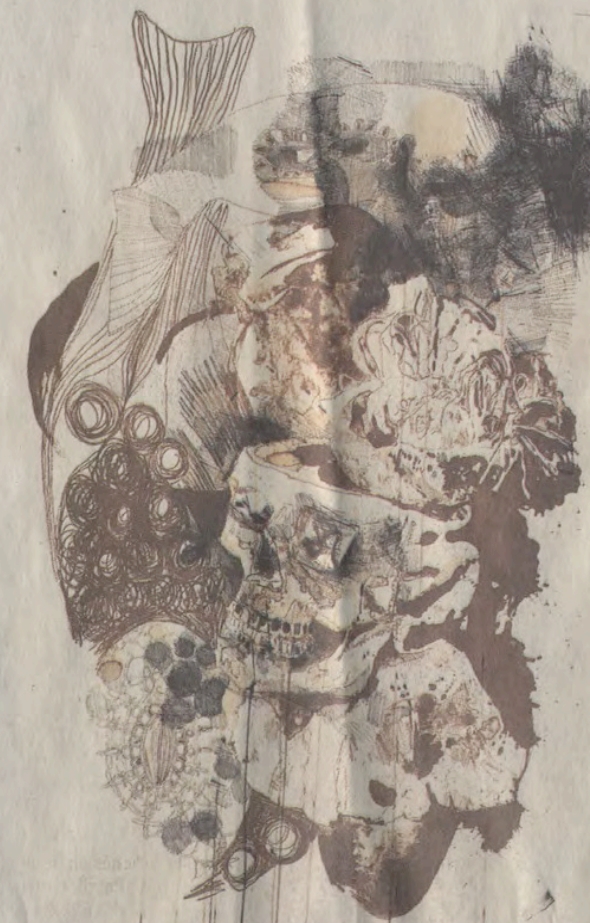
Ce qu'elles font, ce qui les lie, ce sont les passions rudimentaires de l'espèce humaine, tous les appétits, tous les désirs des corps – y compris ceux dont la satisfaction ne s'avoue pas d'ordinaire. Quelques objets sont là, durs, inquiétants, striés de noir.

A Rome, Frédérique Loutz a découvert aussi les ressources du marché aux puces. Non pour y trouver des raretés, mais pour s'approvisionner en fragments de mannequins pour couturier ou gantier, bibelots idiots, jouets abandonnés et autres débris sans valeur. Elle a commencé par les assembler et les coller, attendant que chaque élément trouve sa place.

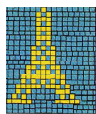
Puis s'est mise à les peindre, avec une prédilection narquoise pour le bleu blanc rouge. Ces coloris brutaux font basculer ces constructions du côté du loufoque, du grand guignol, de la provocation du plus mauvais goût criard. D'autant que, parodiant les usages des musées d'autrefois, Loutz place ses reliquaires sous des cloches transparentes qui accentuent l'étrangeté du résultat. ■

PHILIPPE DAGEN

« Hänsel et Brätsel, Barbie bleue », Frédérique Loutz. Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3^e. M[°] Arts-et-Métiers. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 16 juin.



« Pesce », de Frédérique Loutz, 2007. COURTESY GALERIE CLAUDINE PAPILLON



SPÉCIAL PARIS / LE GUIDE DE TOUS LES SALONS

Paris, capitale du dessin

Les 7 raisons d'un tel attrait pour le trait

CHAQUE ANNÉE EN AVRIL, UNE NORIA D'EXPOSITIONS ET DE SALONS DÉDIÉS AU DESSIN SÉDUIT DAVANTAGE DE VISITEURS ET DE COLLECTIONNEURS. POURQUOI CET ENGOUEMENT? RÉPONSE EN UN COUP DE CRAYON.

PAR THOMAS SCHLESSER



1 / C'EST INTIME

Parce que les valeurs de l'époque sont à la «sincérité» et à la «transparence», l'immédiateté du dessin a de fiers arguments. La galeriste Claudine Papillon – qui demande à chacun des artistes qu'elle rencontre : «Dessinez-vous?» – évoque au sujet du dessin «quelque chose d'intime, de sensible, dépassant ce que l'on voit». Et mentionne illico sa protégée, Frédérique Loutz, dont les aquarelles et encres de Chine font jaillir des formes spectrales tirées de la mythologie, des contes, de l'imagerie populaire [ill. ci-contre]. Devenue performeuse et photographe, Lisa Sartorio, formée à la sculpture aux Beaux-Arts de Paris, ne montre pas ses dessins mais en conserve certains et, comme tant d'autres artistes, poursuit inlassablement cette pratique «parce que c'est une nécessité gestuelle». Elle explique : «Le dessin rompt la distance avec soi-même, permet de s'abandonner, de trouver une plénitude extraordinaire et difficile à qualifier, si ce n'est que la main y reprend toute sa place.»

2 / C'EST DÉLICAT

Le dessin se dégrade horriblement vite (jaunissement, perte de matière, déchirure...). Un défaut? Certes. Pour qui a la chance de posséder une œuvre noire au crayon de Seurat, sorte d'Everest de la beauté graphique qui peut tutoyer les 5 M€ en vente, il est totalement suicidaire d'exposer la pièce à la lumière du salon : elle s'effacerait... Dommage pour les dîners mondains. Mais ce défaut favorise aussi un fétichisme passionné. Le dessin, pour qui en considère la fragilité extrême, est un trésor qu'il faut choyer.

FRÉDÉRIQUE LOUTZ *Sans titre* 2012, technique mixte sur toile, 21 x 29 cm.
GALERIE CLAUDINE PAPILLON, PARIS • DRAWING NOW

CHAMBORD

Frédérique Loutz et Ernesto Castillo (alias Castilloutz)

Domaine national de Chambord/29 septembre 2013 - 12 janvier 2014



Sous le signe de la salamandre de François 1^{er} dont, rappelons-le, c'était l'*impresa*, Frédérique Loutz (plasticienne) et Ernesto Castillo (littérateur) ont conçu une série d'œuvres exhalant fortement l'odeur du soufre alchimique.

À l'intérieur du très conceptuel château de Chambord, dans trois pièces couvertes de graffitis gravés dans les murs, le résultat d'étranges rituels est exposé, derrière une porte, non loin d'une des grandes cheminées frappées de la salamandre valoise — esprit élémentaire du feu chez l'alchimiste Paracelse... Un ésotérisme teinté de métaphysique fantaisiste s'y livre crûment. Les œuvres sur papier semblent tout droit sorties d'un ouvrage illustré de Robert Fludd (1574-1637), médecin et humaniste qui s'intéressait aux correspondances harmoniques entre les planètes, les anges, les parties du corps humain, la musique, etc. Les traits hachurés à l'encre de Chine et à la plume de Loutz évoquent les gravures fluddiennes dont les sujets paraissent pré-surréalistes chez l'un et post-surréalistes chez l'autre. Loutz les rehausse de couleurs qui semblent teinter le papier dans la masse, comme une polychromie lithographique. D'autres grands dessins en noir et blanc suggèrent un pontormesque Icare en gants de boxe avant son départ pour le Soleil (*le Colosse*, 2007), ou bien un *Nain descendant l'escalier* (2007), en écho au fameux escalier léonardesque de Chambord à deux vis disposées l'une sur l'autre — et bien sûr, à Marcel D., exégète des études pluridisciplinaires de Léonard. Loutz présente aussi des sculptures-objets en verre produites au Centre international de verrerie de Meisenthal qui renforcent cette présence alchimique. Transmutation de matière, création d'objets ésotériques, transparences, géométrie, parties du corps humain représentées avec un souci de ressemblance (dents, globes oculaires, bouches, etc.), succubes et incubes sous cloches, formes organiques, figurines anthropomorphes de transfert : toute l'iconographie du *Grand Œuvre* est présente.

Philippe Ducat

Under the sign of the salamander, François I's seal, Frédérique Loutz (visual artist) and Ernesto Castillo (writer) have conceived a series of artworks that strongly exude the alchemical odor of sulfur.

Inside the highly conceptual Château de Chambord, in three rooms with graffiti cut into their walls, we see the result of strange rituals behind a door near one of the large fireplaces adorned with the Valois dynasty's salamander emblem — an elementary spirit of fire according to the alchemist Paracelsus. The ambiance is thickly infused with an esotericism tinged with a fantastical metaphysics. The works on paper seem to have come straight out of the famous illustrated book by Robert Fludd (1574-1637), a doctor and humanist who sought to uncover the cosmic correspondences between the planets, the angels, human anatomy, music, etc. The hatch-marked India ink lines from Loutz's pen recall Fludd's engravings that look so Surrealist in the latter's work and so post-Surrealist in the former's. Loutz highlights them with colors that seem to flow right into the paper, like a polychrome lithograph. Other pieces, large black and white drawings, suggest a Pontormesque Icarus wearing boxing gloves just before taking off toward the Sun (*Le Colosse*, 2007). The *Nain descendant l'escalier* (Dwarf Descending a Staircase, 2007) references Leonardo's famous double-helix staircase at Chambord, as well, of course as, that great student of the archetypal Renaissance man. Marcel D. Loutz's glass object-sculptures made at the International Glassware Center in Meisenthal reinforce this feeling of an alchemical presence. The transmutation of matter, esoteric objects, transparent pieces, geometry, realistically represented human body parts, succubi and incubi under glass, organic shapes, anthropomorphic transfer figures — the whole iconography of the *Philosopher's Stone* is here.

Translation, L-S Torgoff

"En vadrouille le long du Lot, sur les traces d'un géologue nommé André Breton", Philippe Dagen, in *Le Monde*, 16 août 2012

En vadrouille le long du Lot, sur les traces d'un géologue nommé André Breton

Le parcours d'art contemporain qui longe la rivière multiplie les références au surréaliste, qui disposait d'une maison dans la région

Art

Vallée du Lot
Envoyé spécial

Chaque année, des artistes sont accueillis dans la vallée du Lot, entre Cajarc, siège d'un centre d'art contemporain créé à la mémoire de Georges Pompidou, et Saint-Cirq-Lapopie, où André Breton avait acquis une maison. Ils viennent au printemps et présentent leurs travaux à l'été dans ces deux bourgs et en divers lieux, le long de la rivière.

Il est entendu que leurs créations doivent avoir quelque rapport avec la région et le lieu où elles seront montrées, lit de la rivière, demeure gothique ou falaise. On voit mal comment il pourrait en être autrement, étant donné les particularités des paysages et de l'histoire, qui commence avec les peintures de la grotte de Pech-Merle il y a vingt mille ans. La notion de travail in situ prend une force nouvelle quand le site est si singulier.

Les neuf hôtes de cette année l'ont senti. Frédérique Loutz et Ernesto Castillo se sont emparés d'une salle creusée dans le roc, si basse qu'elle semble une caverne. Sur le sol, ils ont couché une silhouette blanche, dessinée avec du

sel puisqu'une voix raconte la déplorable histoire de Loth et de ses filles, qui l'enivrèrent pour s'accoupler avec lui, faute d'autres hommes dans la grotte où ils s'étaient réfugiés lors de la destruction de Sodome.

Un peu plus bas, dans la Maison Daura, Loutz montre peintures, collages et assemblages où l'on retrouve son penchant naturel pour la raillerie, la provocation – non moins sensible dans les travaux à quatre mains qu'elle signe avec Castillo à Cajarc. Ils ont été exécutés selon le principe surréaliste du cadavre exquis, ce qui peut passer pour un hommage à André Breton.

Centrale de fortune

Ce dernier apparaît comme le génie tutélaire de l'exposition. Renaud Bézy aime, comme lui, les objets d'arts dits « populaires » ou « primitifs », qui alimentent ses peintures et céramiques. Les signaux sculpturaux que Philippe Poupet a disséminés au fil de la rivière font référence à ceux que Breton avait fait dresser pour marquer une route mondiale de la Paix, inaugurée à Cahors – donc tout près de là – en juin 1950. Seule réserve : la référence est peu perceptible pour qui ne connaît pas cet épisode, qui n'est pas le plus



« Baaaaannnnccccc », par Alexandra Sà, 2012. Vue du parcours d'art contemporain à Cénevières (Lot). YOHANN GOZARD

célèbre de la vie de Breton.

Lui fait écho encore le dispositif de Guillaume Robert et Julien Clauss, qui est la reconstitution d'une centrale électrique de fortune inventée par les assiégés pour alimenter la ville bosniaque de Gorazde, assiégée par les milices serbes. L'original était placé dans le

cours de la rivière Drina. La réplique est sur le Lot : on croit d'abord à une sorte de bateau à aubes avant de comprendre qu'il s'agit d'un mémorial. Breton – encore lui – aimait à ramasser des agates sur les rives du Lot, plaisir de géologue. Les sculptures et collages d'Alexandra Sà se placent sous le signe de

cette science, quoique de façon ludique et rêveuse, ce qui est aussi sa façon de traiter l'archéologie, à en croire le pseudo-tumulus qu'elle élève à Cajarc et dont on ne saura ni ce qu'il recouvre, ni même s'il recouvre quoi que ce soit. « *A bruit secret* », aurait dit Duchamp.

En 1935, ce dernier présentait

ses *Rotoreliefs* au concours Lépine, manière de faire se rejoindre l'art et la vie quotidienne. Suzanne Husky en propose une autre, d'une utilité plus directe : près du centre d'art, avec l'aide des pensionnaires d'un centre social, elle a construit des poulaillers en planches et branchages, peu fonctionnels, mais spectaculaires. L'ensemble de ses travaux porte en effet sur le monde paysan et la nature.

Si elle n'évite pas dans ses vidéos d'être trop explicite et démonstrative, elle est aussi l'auteur d'un remake contemporain et photographique d'un tableau édifiant du néoclassicisme français, *La Leçon de labourage* peinte en 1798 par François-André Vincent en hommage à Rousseau. Son œuvre laisse pantois les visiteurs, qu'elle prend au dépourvu, car elle associe l'esthétique du sublime à celle de l'absurde. Elle est donc réussie. ■

PHILIPPE DAGEN

« Lever une carte », parcours d'art contemporain en vallée du Lot. Du mardi au dimanche sur les sites de la Maison des arts Georges-Pompidou (Cajarc, Seuzac, Larnagot, Cénevières, Saint-Cirq-Lapopie). Tél. : 05-65-14-12-83. Jusqu'au 2 septembre. Entrée libre. Magp.fr

Frédérique Loutz Galerie Claudine Papillon (Paris)*



Un bon dessin tient de la formule magique (image - magie), de la formulation d'une question sans réponse.

Un bon dessin énonce une équation sans en livrer de résolution. **Un bon dessin est un voyage dont on connaît le point de départ mais jamais ni la trajectoire ni le trait final.**

Le dessin éduque l'œil et la main, pour moi il est le point central, le squelette de toute

pratique de création. J'ai grandi avec deux langues (l'allemand et le français). Le dessin s'est intercalé et imposé comme mode d'expression singulier. Si le mot indique une distance par rapport à l'objet nommé, le contour dessiné offre une vérité visuelle et simultanément quasi intime.

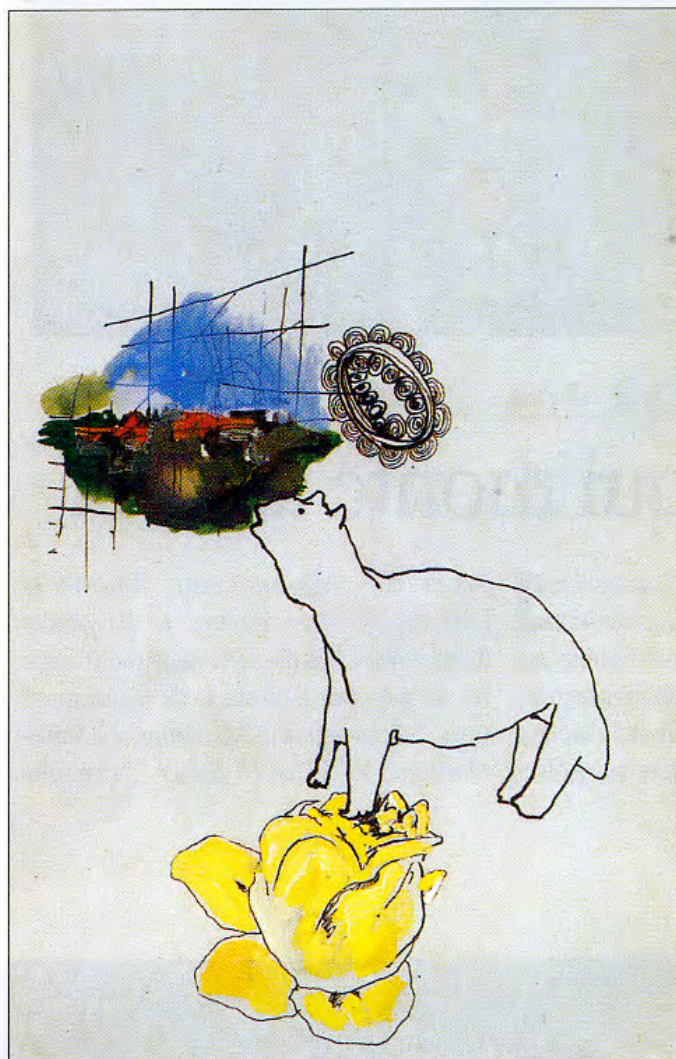
EXPOSITION AU THÉÂTRE RUTEBEUF

Frédérique Loutz esquisse sa vision du monde

“Dessiner, c’est une façon de se présenter aux autres, le moyen pour qu’à leur tour ils parlent d’eux et qu’un échange se fasse ” affirme Frédérique Loutz. “ Avec mes dessins, je présente mes questions, mes préoccupations, mes inquiétudes. ” L’exposition au Théâtre Rutebeuf montre le travail des cinq ou six dernières années de cette Clichysoise. Beaucoup de questions autour de l’unité peuplent ses dessins avec “ des corps, des maisons, des arbres, des objets qui sont disloqués, tordus, tronqués, dispersés ou avec des prothèses. Parce que je veux symboliser combien les êtres humains, les lieux, les objets se construisent de morceaux épars accumulés au fil du temps, de la vie, des expériences ”. Ces dessins suggèrent des histoires, mais c’est à chacun de construire sa propre histoire à partir des éléments que Frédérique Loutz a couchés sur le papier.

Ce qu’on découvre dans les galeries du théâtre de Clichy, ce sont de petits dessins en couleurs ou au stylo, de grands formats aussi – “ Pour que le dessin soit à la mesure du corps ” –, des carnets de croquis, des sculptures et des objets. “ Des travaux qui se nourrissent les uns les autres ” et dont la diversité permet à chacun d’y trouver de quoi interpeller sa sensibilité.

À 26 ans, cette jeune enseignante des ateliers beaux-arts de la ville porte un regard d’une grande acuité sur la société. Balayant les lieux communs, son intelligence, armée de ses crayons, offre aux yeux



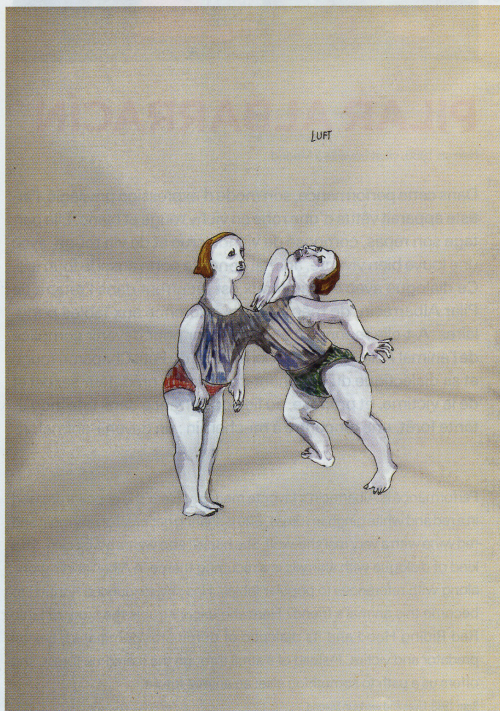
Gouache et encre de Frédérique Loutz

des autres des esquisses sans fard sur le monde qui nous entoure. Une exposition à voir absolument jusqu’au 2 mars au Théâtre Rutebeuf.

Franck Jodet

FRÉDÉRIQUE LOUTZ

Née en 1974 à Sarreguemines, vit et travaille à Paris, le plus souvent en collaboration avec Ernesto Castillo.



Dessins de la série *Hänsel et Brätsel* Encre de chine et aquarelle. "Hänsel and Brätsel" series.
Indian ink and watercolor. Court. Galerie Claudine Papillon, Paris

« S'approcher de sa propre essence grâce
aux mythes, ceux qui nous nourrissent,
les contes et les fables.
Échapper aux maigres connaissances.
C'est le royaume de la chair, de l'enchantement
et du terrible.
Chacun nourrit également l'autre.
Un baiser donne ce qu'il prend.
Notre crainte calme notre faim de ciel
Notre chance aimerait plutôt dévorer le monde entier
Dans chaque image se tapit la magie
de la transformation.
De l'histoire la plus cruelle éclot à nouveau une fin.
Tous cannibales. » Ec

"To get closer to our own essence thanks to myths,
the tales and fables that nourish us.
To escape from our impoverished knowledge.
This is the kingdom of the flesh, of enchantment
and the terrible.
Each equally nourishes the other. A kiss gives what it takes.
Our fear calms our hunger for the heavens.
Our luck would rather devour the whole world.
In each image there hides the magic of transformation.
From the cruelest story an ending is born once again.
Cannibals all.

Born 1974, Sarreguemines (France). Lives and works in Paris, usually in collaboration
with Ernesto Castillo.

PORTFOLIO

SENKRECHTES LÄCHELN

Die Zeichnerin Frédérique Loutz

LA DESSINATRICE FRÉDÉRIQUE LOUTZ

Die zweisprachige Künstlerin Frédérique Loutz arbeitet zwischen Paris und Berlin. Sie war bei den wichtigsten Gruppenausstellungen und Messen der letzten Jahre vertreten: „Il était un fois Walt Disney“ in Montreal (2007), „Force de l'Art 02“ im Grand Palais in Paris (2009), sowie bei „elles@centrepompidou“ (2010). 2006/2007 war sie Residentin der Villa Médicis in Rom und 2009 Finalistin beim Prix Guerlain. Seit 2004 ist sie Künstlerin der Galerie Claudine Papillon in Paris.

Von Ernesto Castillo

Jahrgang 74, geboren in Saargemünd in Lothringen an der Grenze zu Deutschland, wächst Frédérique Loutz zweisprachig auf. Grenzen und ihre Überschreitung sind ein zentrales Thema ihrer Arbeit: „Wenn jemand zweisprachig aufwächst, weiß er, dass eine Sprache nur bedingt eine Wirklichkeit erfasst, dass es auch immer die ‚andere‘ Wirklichkeit gibt. Dort kann dann eine dritte, eigene Sprache auftauchen und diese ist für mich das Zeichnen.“

Der Strich als grundlegendes Mittel der Zeichnung ist bei ihr die „Grenze“, auf der

man tanzen kann, eine Art „senkrecht lächeln“. Tauchen Figuren in ihren Bildern auf, stehen sie immer auch in der Spannung ihrer Geschichte, in der Spannung der Zeichnung. Oft drängt sich der Eindruck auf, dass sie eben etwas getan haben oder dabei sind, etwas tun zu, vielleicht einen Streich zu spielen.

SCHEINBAR LEICHTES SPIEL DER ELEMENTE

Eine Leichtigkeit, die den Betrachter auf Anhieb besticht, die aber auch ihre Grausamkeit nicht verleugnen will, aus der sich noch die scheinbar humorvollste Zeichnung von Frédérique Loutz nährt. Der klei-

ne Querschnitt aus mehr als hundert A4-Zeichnungen zum Themenkomplex „Casanova“, zeigt ihre typische Arbeitsweise. Auch hier wieder die Doppelbewegung der Zeichnungen, ein nur scheinbar leichtes Spiel der Elemente, die den „Loutz-schen“ Casanova, der die Künstlerin schon seit ihrer Residenz in Rom beschäftigt hat, sinnigerweise in eine Zirkuswelt transportiert. Vielleicht erinnert dieser Casanova auch deshalb an den Film von Federico Fellini. Und wo bei Frédérique Loutz der Strich das Skelett ergibt, ist die Farbe das Fleisch. Die Mischtechnik aus Buntstift, Feder und Aquarell zeigt von fallen-

"Senkrechtes lächeln - Die Zeichnerin Frédérique Loutz", Ernesto Castillo, in *ParisBerlin*, janvier 2011



CASANOVA, 21X29CM, TECHNIQUES MIXTES, 2010

PORTFOLIO



SCHUH, ENCRE, 30X30CM, 2005.

den Augen über offene Schenkel bis hin zu geschlitzten Herzen eine vielfarbige, sexuelle Körperlichkeit.

Nie sind es Bilder des „einfachen“ Aktes, sondern des Begehrens und Verlustes vergleichbar mit dem Davor und Danach des Liebesakts. Und diese Arena wird eben nur scheinbar schwerelos vom Spiel bis hin zum Wortspiel, artistisch wie im Zirkus, zwischen „Himmel“ und „Merde“ durchmessen. Es sind die Mythen und Märchen, von den großen Triptychen bis hin zu den kleinsten Formaten, die immer wieder bei Frédérique Loutz bearbeitet werden. Ob Phädra, Ikarus oder das hässliche Entlein,

ob Bremer Stadtmusikanten oder Rotkäppchen, nie werden der Mythos oder ein Märchen nur neu erzählt. Bei allen Topoi ist die Zeit, der Moment des Steigens und

che Raum von Frédérique Loutz. Celans Satz vom „schwerer werden, leichter sein“, trifft vielleicht am genauesten die Gravitationen der Arbeit von Frédérique Loutz.

**DIE MISCHTECHNIK AUS BUNTSTIFT, FEDER
UND AQUARELL ZEIGT VON FALLENDEN AUGEN
ÜBER OFFENE SCHENKEL BIS HIN ZU GESCHLITZTEN
HERZEN EINE VIELFARBIGE, SEXUELLE KÖRPERLICHKEIT**

Stürzens; der Verwandlung und der Geschichten bis zum Zeitaufwand selber, der zum Zeichnen gehört, der eigentli-

gerade auch, weil er einer Sprache entnommen ist, die sich selber nie genug sein konnte. ■

"Senkrechtes lächeln - Die Zeichnerin Frédérique Loutz", Ernesto Castillo, in ParisBerlin, janvier 2011

PORTFOLIO



AUGE, 21X29CM, TECHNIQUES MIXTES, 2010.

© Frédérique Loutz



BREMER-MUSIKANTEN, 150X150CM, AQUARELLE, 2004 & BRETZEL, 136X160CM, AQUARELLE, 2006.

FRÉDÉRIQUE LOUTZ, MAGICIENNE DU DESSIN

Par Jeannette Zwingenberger

Frédérique Loutz puise son inspiration dans l'imagerie populaire, le monde du cirque et du carnaval, ainsi que dans la mythologie ancienne, qu'elle revisite avec une grande malice. Son univers, peuplé de poupées, de statuettes, de squelettes et d'êtres hybrides, est ponctué de messages humoristiques qui se mêlent aux dessins à l'encre et à l'aquarelle de divers formats. Elle a gardé de son bac en biologie et de ses études en sciences naturelles, l'acuité du regard et la précision du trait avec lequel elle nous emmène dans son univers savoureusement construit. Dans ses dessins, la beauté côtoie le terrible. La virtuosité de son art nous met en phase avec une artiste qui a gardé le pouvoir imaginaire de l'enfance, ancré dans un solide savoir-faire.

Fède et le vilain petit Icare rassemble une série de 33 dessins (éd. Michael Woolworth)

sur calque que l'on découvre et traverse, comme dans un conte, à la rencontre des petits personnages hybrides, à la lecture des titres ou commentaires drôles et sarcastiques.

RACONTER SA PROPRE VIE À TRAVERS DES CONTES DE FÉES

Un autre livre d'artiste réalisé en lithogravure, intitulée *Hänsel et Brätsel*, s'inspire des contes populaires, des fables et des histoires enfantines, dans lesquels le sombre est inséparable du merveilleux. Étant d'origine lorraine, l'artiste a eu envie de faire un livre de recettes autour du "Brätsel". En effectuant ses recherches, elle s'est rendu compte que ce petit pain "braccio" (bras) était d'origine romaine, lorsqu'elle résidait à la Villa Médicis. À travers la figure de la Brätsel, qui devient à la fois serpent, enlacement des corps, se mêle l'érotique à l'aspect de la nour-

riture. L'artiste, équilibriste d'un nouveau genre, raconte sa propre vie à travers ses contes de fées ses angoisses et ses envies, à l'instar d'Alice au pays des hybrides.

À l'initiative de l'institut culturel français, le 9 novembre 2009 pour le vingtième anniversaire de la chute du Mur de Berlin, elle a inauguré un mur temporaire de mille dominos géants. À travers trois ateliers, Cyril Olanier, Frédérique Loutz et Ernesto Castillo, ainsi que Damien Deroubaix et Mael Nozahic, binômes composés de Français et d'Allemands, ont peint douze dominos. La réalisation de ce projet posait la question de la communication entre les langues. Pour Frédérique Loutz : "Traduire une expression consacrée d'une langue vers une autre peut parfois se révéler impossible, c'est ainsi que l'on se retrouve face à un mur syntaxique nous avons souhaité ici faire tomber les murs et en faire des ponts." ■

FRÉDÉRIQUE LOUTZ, PETITE FÉE DU DESSIN

VILLA EMERIGE

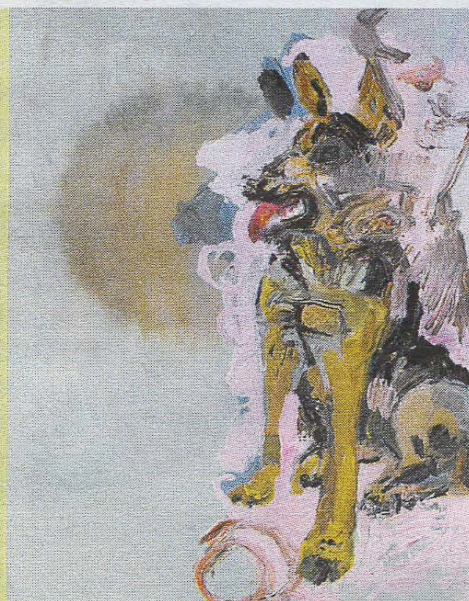
7, rue Turquan (XVI^e)

TÉL : 01 45 25 54 63

HORAIRE : de 11 h à 19 h

DATES : du 18 (vernissage)
au 20 novembre

Née en 1974 à Sarreguemines, Frédérique Loutz vit et travaille à Berlin. Cette petite fée fluette dessine et peint de grands formats où le détail se piste comme dans une chasse aux trésors. Déjà sélectionnée pour le prix Marcel-Duchamp, elle est bien présente dans les collections françaises, dont la collection de dessins de Daniel et Florence Guerlain. Pour



« HUND-HUT », 2010. COURTESY GALERIE CLAUDINE PAPILLON

trois petits jours, Loutz raccroche ses œuvres présentées cet été au château de Jau dans l'espace blanc de la Villa Emerige. Laurent Dumas et sa sœur Stéphanie sont les mécènes de ce nouveau lieu privilégié de l'art à Paris. ■

V. D.

▲ PYRÉNÉES-ORIENTALES CASES-DE-PÈNE

Frédérique Loutz Stephen Marsden *Le Bal à Jau*

→ Jau-Espace d'Art Contemporain

Château de Jau 66 600 Cases-de-Pène

Commissaire Sophie Phéline

26 juin – 26 septembre, tous les jours en juillet et août

de 12 h à 19 h | en septembre de 12 h à 17 h

t. 04 68 38 90 10 | jauac@gmail.com

www.chateau-de-jau.com | t. 06 71 49 55 27

rdvac66@gmail.com espaces partiellement accessibles aux PMR

Il y a deux ans, Frédérique Loutz rencontre Casanova. L'Italien devient rapidement pour elle une figure emblématique qu'elle ne cesse de scruter à travers dessins, photos et vidéos. L'ensemble des œuvres produites par l'artiste est montré pour la première fois à l'occasion de son exposition au Château de Jau. De son enfance, de sa curiosité, de ses voyages plus tard, elle garde le goût des images hybrides, des objets métissés, des pensées qui s'imbriquent et se chevauchent, qu'elle met en scène dans son univers de papier, de gouache, de crayon et de couleur liquide.

Stephen Marsden maîtrise l'ensemble des techniques classiques de la sculpture : modelage, moulage, taille des pierres, fonte. La sculpture, sa présence, sa densité, sont en lien direct avec le corps, que ce soit lors de la réalisation de l'œuvre, de son exposition ou dans son rapport physique aux spectateurs. Nombre de ses sculptures prennent pour origine des préservatifs aux formes les plus étranges.

Avec le soutien de Vignoble Dauré et de l'association Les Amis de Jau.

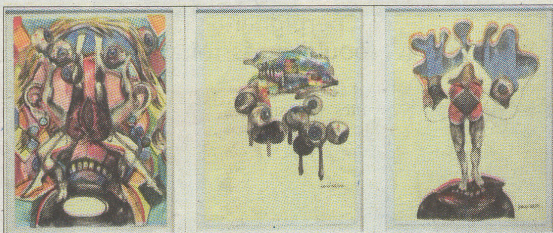
Frédérique Loutz est née en 1974 à Sarreguemines, elle vit à Berlin.
www.frederique-loutz.com

Stephen Marsden est né en 1962 à Sheffield, il vit dans l'Aude.



La force du dessin

Dans le cadre de "Casanova forever", l'espace d'art contemporain de Jau présente les œuvres sur papier de Frédérique Loutz et trois sculptures de Stephen Marsden. A voir jusqu'au 26 septembre.

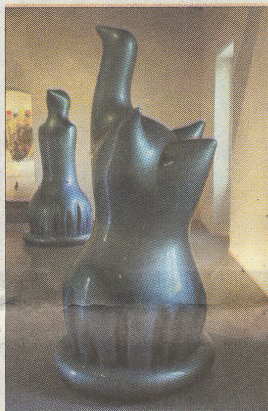


Des dessins habités de Frédérique Loutz (photo du bas) où se confrontent les images d'un théâtre intérieur et celles évoquées par le lieu. Ci-dessous, les sculptures de Stephen Marsden. Photos Harry Jordan.

Quel plaisir de découvrir une jeune artiste et de voir que le dessin peut être le médium de la création contemporaine. Frédérique Loutz a le goût des images qui transcrivent ses pensées les plus intimes mêlées à son environnement immédiat - ici par sa résidence au château de Jau - à ses lectures et à la vie sulfureuse de Casanova, thème de la manifestation régionale dont fait partie l'exposition.

Des dessins torturés, complexes, qui sont parfois exécutés sur ces lithographies où s'opposent des climats, des ambiances, des propos. "Je travaille ici depuis deux mois, j'ai quitté Berlin, je m'installe à Paris. C'est un moment de brèche. Il y a une dualité cruelle qui accompagne ce travail."

Le sexe est aussi présent, inspiré par Casanova qui rôde tout autour. "J'ai exacerbé le trait mais chez moi, il y a toujours cette dimension, tactile, sensuelle. Le sexe est traité comme un membre à part entière". Les formes géométriques et les couleurs liquides participent à cet onirisme à la fois espion et monstrueux où le grotesque côtoie le merveilleux. Frédérique Loutz a l'art de faire se chevaucher les univers et les pensées,



captant tous les rouages intimes de sa vie, les digérant pour nourrir son travail d'une précision démoniaque.

Trois sculptures de Stephen Marsden tentent vainement de trouver leur place dans ce monde du trait mais leur inertie glaciale et classieuse n'y peut rien. La force est du côté de Frédérique Loutz, artiste habitée qui se joue de nous et d'elle-même.

J.M.C.

Ouvert tous les jours de 11 h à 19 h. Château de Jau, Case-de-Pène. 04 68 38 90 10





Frédérique Loutz:
The Vitrine, 2008,
mixed mediums on
paper, 67 by 82¼
inches; at Claudine
Papillon.

year at the Villa Medici in Rome. So the peculiarly Teutonic humor and graphic stringency of her current works may owe something not only to her newest adopted city, but also to her cultural roots.

Often diminutive and fine-grained, Loutz's mark varies wildly in its impact. Even when she scales up her drawings, she doesn't enlarge the mark; no big, expressionist slashes here. Color is deployed in a sparing, flirtatious, almost withholding manner, with strong patches of watercolor or colored pencil restricted to the images' edges. Dense networks of pen-and-ink crosshatching are one of her signature modes; double images, often anamorphic, are another. Loutz's earlier watercolor rebuses of grotesque variations on familiar figures—Pinocchio, characters from Grimm's fairy tales, Mickey Mouse—here give way to darker, more obscure revisitations: of vanitas-style still lifes, Manet's *Olympia*, and succubus and incubus imagery from Fuseli, Goya and Rops.

Loutz's new "Phaedre et Icare" series, with its 14 small, square-format line drawings of fateful meetings between the mythic pair, features lots of sex. There are sausage jokes; flying penetrations from above; spread legs, viewed *di sotto in sù*, disgorging male heads; and predominantly German captions, such as "Arsch mit Ohren" ("ass with ears") for one large-buttocked figure. The drawings seem to aspire to a state of etching and aquatint, and, in fact, one of the most intriguing objects in the show was a boxed set of litho-

graphs, *Fèdre et le vilain petit Icare* (Michael Woolworth Publications, Paris, 2009), with a title page that bears a fierce targetlike image of concentric German phrases, made in collaboration with the poet Ernesto Castillo.

Generating drawings of large size seems to be a central challenge. *The Vitrine* (2008), a layered and ambitious mixed-medium work on paper, seems at first to depict a proscenium view of a reclining female nude being assailed by animate still-life objects. Sets of yapping dentures, each carefully depicted in colored pencil on a string of triangular pennants, dangle over flowered wallpaper. The figure's face is left all but blank. Most discordantly, a small chrome-framed color photograph is affixed beside her pudendum. (In fact, the snapshot documents Loutz's 2007 window installation in St. Germain, which included found objects and a drawing of a female nude.) This snapshot, which can be seen as an index and an *aide-memoire* for the larger drawing, suggests many new directions Loutz's large drawings could take.

—Brooks Adams

PARIS
FRÉDÉRIQUE LOUTZ
CLAUDINE PAPILLON

The refined and creepy drawings of Frédérique Loutz have made quite a splash in the Paris art world over the past few years, where contemporary drawing has itself become something of a hot topic. Born in 1974, Loutz grew up in the culturally and linguistically contested region of Lorraine. Having first established herself in the Parisian suburb of Clichy, she recently decamped to Berlin, after a

"Atelier de la gare, transformations fragiles", in *LeTélégramme.com*, 15 mai 2009

Atelier de la gare. «Transformations fragiles»

15 mai 2009

Angéla Brassier, présidente de l'association L'atelier de la gare, lieu d'expression contemporaine, souhaitait apporter son soutien aux jeunes talents. Elle débute la saison d'exposition avec Sandra Cesjnul, commissaire de l'exposition «Transformations fragiles».

Six artistes

Ils ne seront pas moins de six artistes internationaux à exposer : Marija Dzoganovic-Bojic, née en 1980 et originaire du Monténégro exposera des dessins; Sejla Kameric, née en 1976 en Bosnie-Herzégovine, des vidéos et photographies; le français Yann Lestrat, né en 1972, des photographies; Frédérique Loutz, 1974, France, des dessins; John K Melvin, née en 1976, Etats-Unis, des dessins et images numériques; et Nobojša Seric, née en 1968, de Bosnie-Herzégovine, de la vidéo et des installations. Ces six artistes, d'origines diverses et travaillant sur différents supports, ont pourtant un point commun: la notion de la place de l'individu au sein de la société. Sandra Cesjnul, a voulu réunir ces artistes afin de porter l'attention sur un quotidien fragile, en mutation constante. Leurs évolutions dans un quotidien politique, d'où ils en restituent des mondes poétiques, sont autant de différences qui les rapprochent.

Transformations fragiles L'atelier de la gare, place Anne-de-Bretagne, Locminé. Du 28mai au 12juillet, entrée libre, du mercredi au dimanche de 14h à 19h. Médiations scolaires, groupes, individuels, prendre rendez-vous. Tél.02.97.46.71.73.

"Les artistes français en force, Sept artistes se racontent", Philippe Dagen, in *Le Monde*, 25 avril 2009 p.2-4

Les 33 œuvres réunies au Grand Palais constituent un panorama de la création actuelle en France. L'accent est fortement mis sur la jeunesse – beaucoup d'artistes sont nés dans les années 1970 – sans que s'affirme pour autant une tendance. Jean-Louis Froment, un des commissaires, confirme : « *Nous n'avons pas eu l'intention de dégager une ligne ou de donner l'impression d'un groupe. L'exposition est dégagée de tout récit et thématique : chaque œuvre doit libérer tout ce qu'elle contient.* »

La première impression est en effet celle d'une diversité extrême des objets, de l'appartement découpé à la tronçonneuse dans le sens de la hauteur et noyé sous le glucose par Grout et Mazéas – désastre loufoque – à la sculpture de verre de Pascal Convert – chef-d'œuvre sobre et silencieux. Les deux pièces sont voisines néanmoins et le visiteur doit aller sans cesse de contraste en contraste, de motif en motif, de tonalité en tonalité. « *Nous avons réfléchi avec les artistes à l'espace idéal pour chacun d'eux* », explique Jean-Louis Froment. Le visiteur circule donc sur un sol blanc, d'une boîte blanche et close à une autre boîte blanche et close. Fabien Verschaere pousse cette logique « un artiste/un espace » à son comble en enfermant ses travaux dans un container écarlate qu'il a tagué. Quelques-uns ont quand même pris le risque de sortir des boîtes et de s'installer entre elles : Michel Blazy, Gilles Barbier, Wang Du, Grout et Mazéas. « *Le parcours est comme une suite d'haïkus* », ajoute Froment.

Cette métaphore poétique est en elle-même un indice de l'une des constantes de l'exposition, la forte présence de la littérature dans bien des œuvres. Choix délibéré, affirme Froment : « *On reproche à l'art français, surtout à l'étranger, d'être trop intellectuel. Très bien. Appuyons sur ce champignon et voyons où cela nous conduit : telle a été notre idée. Les œuvres nous ont aidés. La présence de la littérature est venue à la surface du projet, au-delà même de ce que nous attendions.* » Les exemples sont nombreux : Véronique Aubouy avec ses lectures de Proust, Jean-Baptiste Ganne dans son travail sur le *Capital* et sur *Don Quichotte*, Julien Prévieux avec sa « *bibliothèque* ». Reste à espérer que la complexité de certains travaux ne déconcerte pas trop les visiteurs...

Un autre facteur de cohérence tient aux méthodes de travail. Ce que signale Froment : « *Tanc et Vincent, Giraud et Sibony, Grout et Mazéas travaillent à plusieurs. Je pense que les modèles des groupes musicaux et des équipes de cinéma produisent là leurs effets dans les arts plastiques. Par ailleurs, de plus en plus d'artistes souhaitent associer d'autres pratiques à la leur – un danseur de claquettes pour Boris Achour, un écrivain pour Frédérique Loutz.* »

Les installations aux dimensions de chaque « maison » dominant, de sorte que des modes d'expression dominants dans l'art actuel tel qu'il se montre dans les galeries et les foires sont peu présents, sinon même absents. Pas de photographie, très peu de vidéo, à peine plus de peinture. Ce que reconnaît Froment. « *J'ai un regret, du côté de la peinture. Je suis convaincu que la présence de Robert Combas aurait été précieuse : avec le temps, son œuvre me paraît s'imposer d'une façon de plus en plus évidente.* »

Parmi les artistes invités, nous en avons choisi sept : moins une anthologie qu'un échantillon représentatif des engagements, des expressions et des préoccupations de la génération d'artistes actuels à laquelle « *La force de l'art* » permet de se trouver en pleine lumière. ■

Philippe Dagen



FRÉDÉRIQUE LOUTZ

Les encres nobles de l'inquiétude

Saturne pourrait être son astre, le noir sa couleur, le cauchemar son principe... Dans ses dessins, Frédérique Loutz laisse respirer son inspiration étrange: ici, le temps passe lentement, Phèdre rencontre Icare, Éros bascule Thanatos. Les fleurs se renversent pour sourdre de têtes de mort, les corps se convulsent. Grises autant qu'électriques, ses nuances se marient dans le dérangement. Mi-française, mi-allemande, soufflant un vent de surréalisme dans une geste expressionniste, la jeune artiste installée à Berlin use autant d'un trait fin que des ratés de l'aquarelle. Comme les funambules dont elle fait parfois image, elle marche sur un fil

fragile, laissant apparaître ses propres angoisses tout en les rendant universelles. Contes populaires, dérives psychanalytiques, merveilleux de l'enfance emportent son univers d'une grande singularité. Quand tant de dessins dans l'art contemporain se ressemblent, Frédérique Loutz s'offre le luxe d'un univers propre, mais pas propre.

Emmanuelle Lequeux



> Frédérique Loutz est née en 1974 à Sarreguemines. Elle vit et travaille à Berlin. Galerie Claudine Papillon, Paris.

Vierge à l'enfant
2007, encre de Chine sur papier, 210 x 170 cm,
courtesy galerie Claudine Papillon, Paris.

FRÉDÉRIQUE LOUTZ

Jusqu'au 30 avr., 11h-19h (sf lun., dim.),
galerie Claudine Papillon, 13, rue
Chapon, 3^e, 01-40-29-07-20. Entrée
libre.

TTT Elle est passée directement de la Villa Médicis ensoleillée aux plus rudes hivers de Berlin, où elle réside actuellement. Mais Frédérique Loutz garde le cap et le trait avec cette suite de dessins en très grands formats – ceux que l'on préfère –, grandes têtes décapitées sur le blanc du papier où suintent quelques perles de sang d'encre, et une suite de petits formats, charades de formes, rébus acides, comme toujours, tête-à-queue de postures, personnages, sexe et animaux batraciens.

"Frédérique Loutz", in *Le Monde*, 29 mars 2009

Frédérique Loutz

Galerie Claudine Papillon

C'est une variation sur l'*Olympia*, de Manet, ce très grand dessin rehaussé d'aquarelle qui domine l'exposition. La scène n'est plus érotique, mais presque funèbre. La jeune femme nue, la servante noire, le chat : tous sont devenus fantomatiques. L'espace se défait, les lignes s'effilochent, le lit devient mortuaire.



Plus que jamais, Frédérique Loutz donne libre cours à ses penchants pour le grinçant, l'inquiétant ou le grotesque. Elle pervertit tous les sujets, de ceux qui s'y prêtent – le nu, le désir – jusqu'à ceux que l'on croirait défendus contre de tels détournements : les bouquets de fleurs eux-mêmes cessent d'être innocents ou charmants. Douée d'une facilité de dessinatrice sidérante, Frédérique Loutz, qui est née en 1974, aurait pu se satisfaire de ce talent et accomplir une œuvre séduisante de virtuose. Au lieu de quoi, elle se sert du dessin comme d'un instrument d'exploration autobiographique et psychique. Cette conception de l'art comme révélation de l'inconscient et de l'onirique était celle des symbolistes et des surréalistes. A l'évidence, elle revient au premier plan aujourd'hui – et pas seulement en France. De ce mouvement, Frédérique Loutz a été l'un des précurseurs et est, aujourd'hui, l'une des figures majeures. ■ Ph. D. (PHOTO :

« SANS TITRE », 2009, TECHNIQUES MIXTES, 61 x 46 CM)

Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3^e. M^o Rambuteau.
Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures.
Jusqu'au 30 avril.

12 Argent Plaisir

Les collectionneurs se passionnent pour le dessin

Quatre expositions lui sont consacrées à Paris. Les ventes publiques, Sotheby's et Artcurial en tête, proposent au public des œuvres virtuoses et abordables

Marché de l'art

Le dessin est partout. Nous en sommes entourés, il fait partie intégrante de notre vie... Le dessin possède un caractère premier et fondamental : il jouit d'un statut mythique en tant que forme la plus ancienne et la plus immédiate de l'image créée. » Les propos d'Emma Dexter dans l'ouvrage collectif *Vitamine D* (Ed. Phaidon France, 2006, 352 pages) sont plus que circonstanciés. Ce médium est devenu si omniprésent qu'en mars Paris se transforme en capitale du dessin.

Cette année, quatre salons sont en concurrence, du vétéran Salon du dessin sis au Palais Brongniart, à son contrepoint, le Salon du dessin contemporain, hébergé au Carreau du Temple, en passant par deux autres greffes Slick Dessin et la Foire internationale du dessin du XXI^e siècle. Les ventes publiques ne sont pas en reste. Sotheby's dégage le 26 mars avec la collection de goût italien de Robert Lebel. Le lendemain, Artcurial tentera de donner le change avec la collection



Frédérique Loutz a utilisé une technique mixte pour réaliser « Vitrine » (170 x 240 cm) en 2008. Sa mise à prix est de 9 000 euros. GALERIE CLAUDINE PAPILLON

"Les monstres de l'enfance selon Frédérique Loutz", Valérie Duponchelle, in *Le Figaro.fr*, 23 mars 2009

LE FIGARO · fr

Les monstres de l'enfance selon Frédérique Loutz

Valérie Duponchelle (Figaroscope)

20/03/2009 |  Ajouter à ma sélection



Olympia, 2009 / Courtesy Galerie Claudine Papillon

Menue et blonde comme une fée venue de Lorraine, angoissée et perfectionniste comme une concertiste, Frédérique Loutz ressemble à son univers, délicat, téméraire, doux et effrayant. Cette Française de Berlin a conquis en deux ans le cœur des amateurs au Salon du Dessin contemporain avec ses drôles de petites filles assises comme Alice sur des sièges en forme de dents, ses squelettes coloriés et ses crânes empruntés aux vanités d'antan, travail contemporain sur la couleur. Elle est l'une des trois finalistes du prix de dessin de 2009 de la Fondation Daniel et Florence Guerlain.

Frédérique Loutz «Vit et bien», jusqu'au 30 avril à la galerie Claudine Papillon, au 13, rue Chapon (IIIe). www.claudinepapillon.com.

PRIX DE DESSIN

DE LA FONDATION D'ART CONTEMPORAIN

DANIEL & FLORENCE GUERLAIN

LES TROIS NOMINÉS POUR LE PRIX 2009

*Frédérique
Loutz*



Sans titre, 2008, encre et gouache sur papier, 29,7 x 21 cm. © André Morin.

*Jorge
Queiroz*



Untitled, 2004, crayon, fusain, crayon de couleur, craie et acrylique sur papier, 150 x 90,5 cm. © Bertrand Huet/Tutti.

*Sandra Vásquez
de la Horra*



Play the World!, 2005, graphite sur papier ciré, 29,7 x 21 cm. © Simon Vogel.

Le prix bi-annuel de dessin de la Fondation d'art contemporain Daniel & Florence Guerlain sera remis pour la deuxième fois consécutive lors de la foire Artparis le 18 mars 2009. Il permet au couple de collectionneurs de poursuivre son action de mécénat entreprise aux Mesnuls de 1996 à 2004, après l'avoir recentrée sur la pratique du dessin, « l'origine de toute œuvre, que ce soit en art plastique, en design ou en architecture », clament Daniel et Florence Guerlain. Carel Van Tuyll, chef du département des arts graphiques du Louvre, Jonas Storsve, conservateur au cabinet d'art graphique du Centre Pompidou, Emmanuelle Brugerolle, conservateur général chargée de la collection de l'École des beaux-arts, et la collectionneuse Gabrielle Salomon apportent leurs concours pour sélectionner les trois nominés. Ces derniers doivent cultiver avec la France un lien culturel privilégié et se situer à un moment

charnière de leur carrière, entre le jeune artiste prometteur et celui reconnu par le marché ou les institutions. Le dessin doit évidemment constituer une part significative de leur travail. Les huit membres du jury, tous collectionneurs privés ayant une part active dans le milieu de l'art, élisent ensuite le lauréat qui reçoit la somme de 15 000 euros, tandis que les deux autres se voient allouer 2 500 euros chacun.

La démarche de Florence et Daniel Guerlain est réfléchie. Les artistes sont visités dans leurs ateliers puis interviewés. Les nominés sont désignés trois mois avant la remise du prix afin que chacun, amateur, passionné ou simple curieux, puisse mieux connaître les plasticiens sélectionnés.

« Un engagement et un regard précis »

Bien accueilli lors de sa première édition en 2007, le prix suscite de nombreux compliments de la part

des professionnels. Chacun s'accorde à dire qu'il manquait en France et loue sa particularité. Comme le note la galeriste Nathalie Obadia : « Le prix se distingue par le choix d'un médium unique et offre un regard différent sur ce support. Il adoube des artistes qu'on ne regardait pas forcément beaucoup auparavant. Les choix sont sensibles et fins. » Pour Florence Bonnelous, de la galerie Air de Paris, dont l'artiste Jean-Luc Verna fut sélectionné en 2007 : « C'est une très jolie initiative. J'aime l'idée que le prix soit centré sur un médium, tout en mettant en avant la richesse des pratiques concernées. Florence et Daniel Guerlain font ensuite un gros travail de diffusion des œuvres tout au long de l'année. » Le focus porté sur Jean-Luc Verna a d'ailleurs amené à la galerie un public qui ne le connaissait pas.

Tous les marchands, particulièrement ceux qui mettent en avant leur

passion du dessin, souhaiteraient voir leurs artistes sélectionnés. « Je trouve passionnante cette vision très personnalisée d'un couple de collectionneurs, insiste la galeriste Anne Barrault. Il ne s'agit pas d'un prix neutre. Il témoigne d'un engagement et d'un regard précis. » Quant à Silvia Bächli, la première lauréate du prix en 2007, elle admet qu'il est difficile d'analyser les changements directs induits par une telle reconnaissance et de mesurer si le regard porté sur son travail a évolué en conséquence. Mais, elle constate que le prix a constitué « un grand moment de reconnaissance et de joie. Florence et Daniel Guerlain font un effort bien plus grand que celui de simples collectionneurs. Ils se projettent dans une aventure et donnent un vrai choix à un jury composé de spécialistes réputés. » Les débuts d'une aventure promise à un riche avenir. ■

Les nominés sont désignés le 11 décembre à la chapelle des Augustins à l'Ensba, à 12 h.

Prix décerné le 18 mars 2009 durant la foire Artparis au Grand Palais.

LeJournal des Arts

Frédérique Loutz



Sensuelle, 2008, encre de Chine et aquarelle sur papier, 28,5 x 30 cm. Courtesy galerie Claudine Papillon.



With you all Seams Possible, "Natural Love" you say. I will be Wherever you're, 2008, encre de Chine et aquarelle sur papier, 28,5 x 30 cm. Courtesy galerie Claudine Papillon.

Hansël & Brätzel, Phèdre liée à Icare, un cochon associé à un vilain petit canard, des corps qui se scellent, s'englobent et se gobent jusqu'à ne faire qu'un... Frédérique Loutz procède par associations d'idées. Elle dit partir de pensées « un peu légères », de phrases qui l'amuse ou de jeux de mots. Femme sensible, à l'esprit de famille, elle se remémore souvent les blagues échangées avec sa mère. Elle fut un peu déstabilisée par son installation dans la ville de Berlin, il y a un an. Même si elle crut pouvoir continuer ses gestes, les changements

de contexte et de ville entraînent toujours une autre façon de faire. « Tout comme le pain du boulanger n'est pas le même », dit-elle gourmande. Mais peu à peu, les obsessions reviennent. Pour Frédérique Loutz, ce sont ces mélanges d'êtres hybrides et ces réminiscences de mythologie. Les contes des petites filles sont poussés jusqu'au monstrueux. La magie bascule, la beauté côtoie le hideux. Frédérique Loutz aime les extrêmes et tente à sa façon de les lier. Elle démontre comment le « super-décoratif » peut

frôler le très horrible. Elle lit beaucoup, confectionne des sculptures cousues en cuir, chine des objets hétéroclites, fait de nombreuses esquisses, puis se lance.

Le blanc de la feuille, sculpté comme du marbre

Mais si ses idées sont impulsives, son travail se fait dans une grande concentration. Encre, feutre et aquarelle sont apposés avec soin et détermination. Les hachures sont tellement précises qu'on les croirait tracées à la règle. Les couleurs s'admirent en aplat, bien séparées les unes des autres. Peu de dégoulinades, sauf lorsqu'elle se colle au face à face d'un grand format épinglé directement au mur.

Le blanc de sa feuille demeure immaculé. Son dessin est dans la plupart des cas centré pour ne pas minimiser l'importance de ce blanc. Il existe en tant que matière propre de laquelle elle fait émerger les formes et les êtres par la couleur. Le blanc est sculpté, comme un marbre. Il ne faut pas le brusquer, l'abîmer... Frédérique Loutz a d'autres conquêtes. Elle s'attaque à des formats de plus en plus imposants et revisite des Vierges à l'enfant ou *Le Radeau de la Méduse*. Dans sa propre version, elle insiste sur la métaphore d'un cocon protégé, face à l'en-dehors, la houle et la violence qui symbolisent la difficulté de la vie.

Pour enrober ses messages à l'humour croissant – car en vieillissant Mademoiselle Loutz

prend du corps et s'affirme –, elle use aussi du velouté de la gouache. Comme une dragée, cette matière adoucit les scènes osées. « Vous prendrez bien un peu de sucre pour faire passer la pilule... » Puis, l'écriture gagne sa place, illustrant le mélange de langues auquel elle est confrontée : le français, l'anglais, l'italien appris durant son séjour à la Villa Médicis, puis l'allemand de Berlin. Elle permet aussi d'insister sur certains points. Les mots ayant trait à la gourmandise et à la cuisine sont très présents et se voient souvent associés à la luxure.

Ces petites bonnes femmes un peu grivoises, telles des cocottes de Toulouse-Lautrec, ces corps qui se lient avec une certaine violence pour se déchirer aussitôt et ces références aux tragédies grecques témoignent de la grande sensibilité et des batailles d'une jeune femme d'aujourd'hui. ■

BIOGRAPHIE

Frédérique Loutz est née en 1974.

Elle vit et travaille à Berlin depuis 2007. Pensionnaire en 2006 à la Villa Médicis à Rome, elle participera à la Force de l'art au Grand Palais en 2009.

Représentée en France par la galerie Claudine Papillon et en Grèce par la Thanassis Friesiras Gallery.

"Frédérique Loutz", Laure Dubois, in Paris Art, mai 2009



Frédérique Loutz

Hänsel et Brätsel, Barbie Bleu

05 mai - 16 juin 2007

Paris. Galerie Claudine Papillon

De la peinture intrigante et surréelle de l'artiste Frédérique Loutz sortent des histoires multiples: à la fois noires et humoristiques, mythologiques et érotiques.



Par Laure Dubois

La galerie Claudine Papillon accueille, sous la forme d'une sorte de laboratoire d'idées, les dernières créations de la jeune plasticienne Frédérique Loutz.

Frédérique Loutz utilise une palette plutôt flashy, en mêlant les tons électriques et éteints. Il y a la vie et la mort dans ses toiles montrant souvent des corps contorsionnés ou convulsifs: des yeux farouches, des dents et des mains. De la folie, de la maladie, des passions humaines...

Frédérique Loutz se situe à la frontière de l'expressionnisme abstrait et du surréalisme. Avec les toiles, la galerie présente quelques sculptures qui renvoient à un autre univers féérique, tout aussi noir.

Des assemblages absurdes d'éléments du quotidien font de ces sculptures des objets d'apprentie sorcière. Une sculpture-installation présente un lit d'hôpital d'où émane un profond mal être qui fait écho aux toiles.

Les compositions des toiles rappellent Francis Bacon: pas d'arrière plan, fond blanc et figures torturées au centre, chirurgicalement. Les techniques de la peinture sont mêlées à celles du dessin, les traits fins s'entrecroisent avec les gros traits larges et dégoulinants du pinceau.

"Frédérique Loutz", Laure Dubois, in Paris Art, mai 2009



Le fond douloureux des œuvres de Frédérique Loutz est illuminé par des traits d'humour. L'exposition, intitulée Hänsel et Brätsel, s'inspire des contes populaires, des fables et des histoires enfantines, dans lesquels le sombre est inséparable du merveilleux...

Œuvre(s)

Frédérique Loutz

- Pinocchio aux mains mains, 2006. Encre de chine et aquarelle. 74 x 102 cm.
- Vespelles, 2007. Encre de chine et aquarelle et crayon de couleurs. 203 x 233 cm.
- Hänsel & Brätsel, 2007. Encre de chine sur papier. 208 x 198 cm.
- Bitche la Witch, 2006. Encre sur papier et crayon de couleur rouge. 199 x 165 cm.



Arts Les aquarelles spectrales de Frédérique Loutz

PARIS Il y a quelque chose de stupéfiant dans l'œuvre de Frédérique Loutz, qui expose pour la première fois dans une galerie parisienne. L'artiste a 30 ans et n'a guère passé de temps dans les écoles, préférant travailler seule dans son très petit atelier. Dès ses premiers essais, elle a trouvé son support – le papier – et ses instruments – l'aquarelle, la gouache, l'encre. Tout aussi vite, elle a trouvé quoi dessiner et peindre. La difficulté commence quand il faut nommer et décrire ce qu'elle dessine et peint.

Il peut s'agir de la vie de créatures blanches, chauves et ventripotentes, poupées désagréables qui n'ont que deux préoccupations, s'accoupler et grimacer. Elles s'accouplent si bien qu'il leur arrive de ne plus faire qu'un seul être bicéphale et androgyne. Elles grimacent tant qu'elles ne font plus rire. Ceci est la partie la moins nombreuse et la plus ancienne de l'œuvre.

Tout en la développant, Loutz cherchait déjà du côté de la confusion ou de la compénétration des choses. De choses diverses : ustensiles ordinaires, jouets, statuettes, bêtes empaillées ou de peluche, crânes animaux et humains, bouquets, morceaux de corps, bouteilles. On les reconnaît immédiatement, bien qu'elles aient perdu leur densité et leur substance. Elles flotent en apesanteur dans un espace blanc sans haut ni bas. Translucides, spectrales, elles se superposent sans se cacher. Elles ont des couleurs, mais pas toujours celles qui les caractérisent habituellement. Elles ont jauni ou rougi.



Rien n'est explicable là-dedans : ni les raisons qui les font se rencontrer sur des feuilles de plus en plus grandes, ni celle de leur vitrification, ni celles des passages d'une forme à une autre.

Dans les œuvres les plus récentes, des mots se glissent, allemands et français. Ce bilinguisme répond aux origines de Loutz, Lorraine, près de la frontière. Plus profondément, il s'accorde à l'état général de « dédéfinition » – on s'excuse du néologisme – qui est celui dans lequel Loutz plonge le monde. Sans épaisseur visible, sans fonction affirmée, les choses ont de nombreux noms. Il serait possible de leur en attribuer d'autres, tout aussi conventionnels et

insuffisants. Rien n'est stable, rien n'est assuré.

Des mots comme imaginaire et surréalisme ne serviraient donc à rien. Loutz ne cherche pas à fixer un rêve et à révéler les énigmes ou les obsessions d'un monde inconscient. Elle travaille souvent d'après les objets qui s'accumulent dans son atelier et l'essentiel est dans cette manière si particulière de travailler, de vider de leur substance les motifs.

C'est en cela que ces œuvres sont absolument actuelles. Elles sont d'une époque qui ne croit plus aux images et ne leur attribue plus qu'un très faible coefficient de réalité. Il y a, dans ces aquarelles insaisissables, une ironie d'autant plus destructrice qu'elle agit par en-dessous, comme un acide dissolvant qui pénètre dans les interstices, attaque les matières et n'en respecte – pour combien de temps ? – que l'enve-

loppe. Il suffirait d'une aiguille pour que celle-ci se dégonfle et qu'il ne reste plus que des guenilles. A plusieurs reprises, apparaît un masque de cochon, fripé et fané. Il n'y a rien derrière, pas de visage, pas de vie. Il y a quelque chose d'inquiétant dans l'œuvre de Frédérique Loutz.

Philippe Dagen

Galerie Claudin Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3^e. M^o Arts-et-Métiers. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 6 avril. Photo : *Le Chapeau rouge*, de Frédérique Loutz. 2005. Aquarelle. 220 x 187 cm. © Galerie Claudin Papillon.

Frédérique LOUTZ

Érotisme.

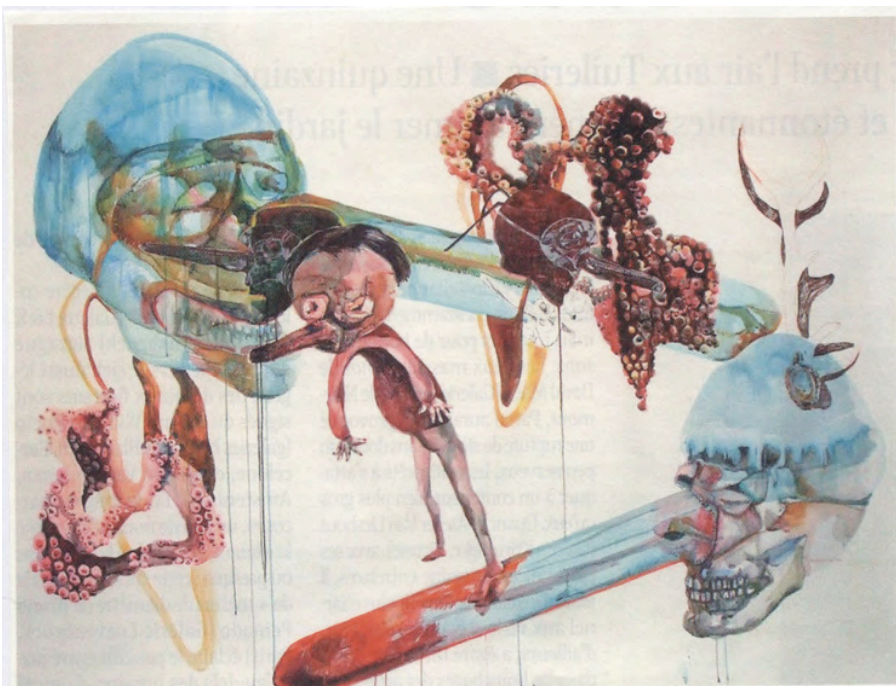
"Rejouer les choses" plutôt que les imaginer. "Nettoyer" les formes et le regard que nous posons sur elle. "Mettre en place une autre précision". Voilà ce à quoi s'est attelée Frédérique Loutz, sitôt entrée aux Beaux-Arts de Paris. "Croiser les choses pour qu'il se passe d'autres choses. Redéfinir ce qui est trop stable"... Oui, mais comment ? "Toujours dessiner et nourrir le dessin avec des pratiques manuelles": l'artiste récolte de menus objets, les ausculte, les juxtapose, les assemble minutieusement puis fait le portrait des fétiches ainsi imaginés. "Voir comment les choses réagissent, puis intervenir à nouveau. La chose se met en place au fur et à mesure". La matière est aqueuse, les couleurs, translucides, la ligne, vive. "Précision" et "rigueur" sont à l'œuvre. "Se tenir à distance de l'illustration, de la narration", tout en proposant un univers lisible, tel est l'un des challenges. Il s'agit de "sauvegarder cet espace de proximité, palpable, existant entre celui qui donne et celui qui voit".

L'univers qui surgit *"joue sur deux territoires et amène un troisième espace"*: qu'elle mêle dessins et écritures dans un livre de cuisine, malaxe de la cire pour en faire une bague dont les motifs racontent un conte de fées, couse un masque ou rehausse une lithographie, toujours Frédérique Loutz provoque une confrontation, à *"fort contenu intime"*. Plus les formes sont imbriquées, plus leur hermétisme s'impose. Acoquinées mais imperméables, elles incarnent l'impossibilité d'assouvir le désir.

Voyageant entre Rome, où elle était pensionnaire à la Villa Médicis l'an dernier, Berlin, où elle vit, et Paris, où elle travaille, la jeune femme *"cherche toujours la même chose qui au fur et à mesure prend différentes formes, m'échappe à chaque fois"*. Résultat ? Un érotisme étrange, mordant et rafraîchissant à la fois.



« L'édition 2006 de la FIAC est une année prototype », martèlent à l'envi Jennifer Flay et Martin Bethenod, respectivement directrice artistique et commissaire général de la Foire internationale d'art contemporain (FIAC), à Paris. Décidément, la foire parisienne use et abuse du concept de « prototype ». Voilà deux ans, l'arrivée de Jennifer Flay marquait déjà « l'année 1 » du renouveau ! Ces deux années « pilotes » ont ceci en commun qu'elles prennent le pari du multisite. Aux halls 4 et 5.1 de la porte de Versailles se substituent deux nouvelles implantations, le Grand Palais pour les galeries établies et la Cour carrée du Louvre pour les plus jeunes propositions. Ce choix de sites patrimoniaux se démarque du côté mode privilégié lors des deux dernières éditions. « Si on cherche à Paris un espace grand, visible et central, il y a de fortes chances de tomber sur des lieux patrimoniaux, indique Martin Bethenod. Ce serait absurde de nier que Paris a une dimension de "ville-musée", mais notre manière de l'appréhender n'est pas patrimoniale. » L'écartèlement sur deux sites pourrait néanmoins provoquer une déperdition des visiteurs. Celle-ci était déjà de l'ordre de 20 % entre les deux halls mitoyens de la porte de Versailles. La FIAC n'aurait-elle pas mieux fait d'attendre l'obtention du Petit Palais voisin ou d'un autre espace plus proche avant de désertir le 15^e arrondissement ? D'autant plus que, question proximité, la foire off « Show off Paris » se révèle plus près du Grand Palais que la Cour carrée ! ●●●



Frédérique Loutz, *Sans titre (Pinocchio)*, 2006, aquarelle. Courtesy Galerie Claudine Papillon, Paris

●●● « Nous avons mis en place un système performant pour relier les deux sites, précise Martin Bethenod. Mais de toute façon, les modes de visite diffèrent d'un visiteur à l'autre. Les gens ne cherchent pas nécessairement une lecture complète de A à Z d'une foire. »

Quoi qu'il en soit, la capitalisation du Grand Palais a suscité une augmentation de 25 % des candidatures par rapport à l'an dernier. Un flux que les organisateurs ont peiné à gérer, car dans le même temps, la FIAC perdait aussi 25 % en surface. Après avoir été épinglée pour son provincialisme, la foire monte en grade et s'internationalise à hauteur de 55 %. Le très net sursaut qualitatif s'exprime par l'arrivée de 41 nouvelles galeries, et non des moindres comme Sadie Coles HQ (Londres, lire p. 17), Barbara Gladstone (New York), Michael Werner (Cologne), Jablonka (Cologne) ou Leonard Hutton (New York). Les recrues de 2005, ainsi Eva Presenhuber (Zurich) ou Hauser & Wirth (Zurich, Londres), sont de retour. Même certains exposants mécontents des conditions d'exposition l'an dernier, comme Esther Schipper (Berlin), sont de la fête. Celle-ci expérimente avec une vingtaine de ses confrères des stands en duplex dotés de murs peints, remplaçant les cloisons gainées de tissu. Une prestation qui pourrait s'étendre l'an prochain à l'ensemble des participants.

Un seul secteur « jeunes »

Alors, un bâtiment peut-il, seul, changer le sens giratoire du marché de l'art ? « Le Grand Palais n'est pas le seul élément pour attirer les grosses galeries, sinon on les aurait vues sur d'autres foires qui s'y sont tenues cette année », réplique Jennifer Flay. Il faudra toutefois que les nouvelles recrues soient suffisamment motivées pour ne pas lésiner sur la qualité. Or un Robert Landau (Montréal), qui présentait l'un des meilleurs stands de

la Biennale des antiquaires en septembre, compte valoriser, plutôt que son artillerie lourde – Picasso et Dubuffet –, ses chevaux contemporains comme le Belge Yves Zurstrassen. Certaines galeries françaises ne ménagent pas non plus leurs efforts. Yvon Lambert (Paris, New York) prévoit deux *one-man shows* de Bertrand Lavier et Claude Lévêque, tandis que Thaddaeus Ropac (Paris, Salzbourg) donne le change avec Tony Cragg. Dans une sphère plus ancienne, Applicat-Prazan (Paris) exhume Gérard Schneider et Louis Carré & Cie (Paris) mise sur Eduardo Arroyo. C'est le meilleur de la Figuration narrative que propose Thierry Salvador (Paris), avec un mélange d'œuvres historiques de Jacques Monory et de Gudmundur Erró. La teneur de la plupart des accrochages reste toutefois floue, car beaucoup d'exposants ont vu leur emplacement et leur métrage changer à plusieurs reprises...

Point positif du déménagement, la segmentation absconse entre « Future Quake » et « Perspectives » se trouve résorbée à la Cour carrée. Ce site regroupe les têtes chercheuses tels Jocelyn Wolff (Paris), Blow de la Barra (Londres) – lequel prévoit un *one-man show* de Federico Herrero –, ou Catherine Bastide (Bruxelles) et même des galeries parisiennes plus installées comme Suzanne Tarasiève (Paris) et Polaris (Paris). Comme ses concurrentes, la FIAC guigne du côté des périphéries, en invitant Nature Morte (New Delhi), dont le programme fait écho à la manifestation « Lille 3000 », ou encore Raster (Varsovie). Autre bonne initiative, dont profiteront surtout les propositions émergentes, la FIAC et la Fondation d'entreprise Ricard invitent pendant quatre jours dix jeunes critiques d'art internationaux (projet « ICI »). Une manière de les initier à la richesse de la scène hexagonale. Mais, pour avoir plutôt communiqué sur le retour au Grand Palais, la FIAC a perdu en

chemin quelques candidats comme Shanghart (Shanghai). La jeune mais déjà puissante galerie Bortolomi-Dayan (New York) s'est aussi désistée après avoir découvert son emplacement au Louvre. Une perte peut-être regrettable, car l'époux de l'une des associées n'est autre que le collectionneur Adam Lindemann.

Le design fond

Installé aussi dans la Cour carrée, le secteur design, qui faisait l'originalité de la FIAC au point d'être repris en chœur par d'autres salons, s'est délesté de deux exposants. Les promoteurs de la foire « Design Miami », Kreo et Patrick Seguin, ont déclaré forfait, faute d'être logés au Grand Palais. Un manque de pièces pourrait aussi expliquer ces retraits. En revanche, les Parisiens Downtown, Jousse Entreprise et Mouvements Modernes (Paris) restent fidèles au salon. « Pourquoi partir, alors que la FIAC a été la première à lancer un secteur design ? », s'interroge Pierre Staudenmeyer, directeur de Mouvements Modernes. Ce dernier surprendra sans doute les visiteurs en mêlant une gravure de Goya à une planche de surf de John Galliano pour Dior et à une attelle d'Eames. L'arrivée d'Ulrich Fiedler (Cologne) donne un coup de fouet au Modernisme, du Bauhaus à de Stijl. Toutefois, le rapprochement géographique du design et des jeunes galeries reste illogique en termes financiers. Car les prix d'une table éclairante de Jean Prouvé sont plus proches de ceux d'un Picasso tardif que de ceux d'un artiste émergent !

Roxana Azimi

FIAC, 26-30 octobre, Grand Palais, avenue Winston-Churchill, 75008 Paris et Cour carrée, accès rue de Rivoli, 75001 Paris www.fiacparis.com, les 26, 27, 28 et 29 octobre 12h-21h, le 30 octobre 12h-17h.

CHANTER SOUS LA PLUIE

Par Nicolas Bouyssi

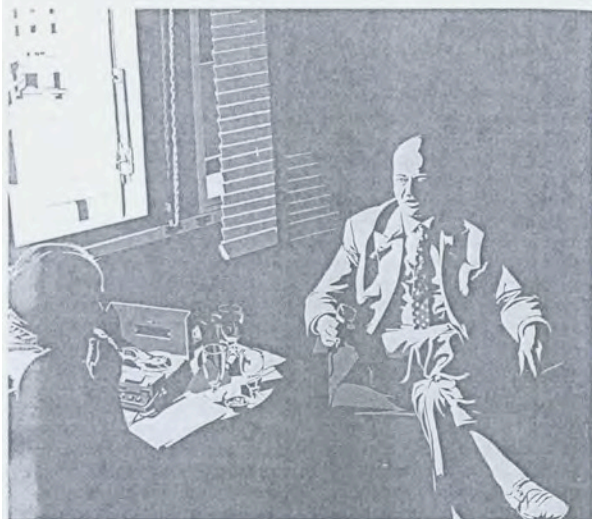
Fidèle aux principes narratifs¹ qu'il définit dans la préface à l'édition française de son livre le plus connu, *Crash*, J. G. Ballard en a écrit un autre il y a deux ans, qui vient d'être traduit. Le livre s'appelle *Millennium people*, et Ballard y expose l'idée suivante : la classe moyenne contemporaine n'est plus ouvrière mais intellectuelle ; elle paie ses impôts, elle est sage et consciente des menaces écologiques qui pèsent sur « la planète », elle reste civique et attentive à ce que les politiques lui disent. Cultivée, elle achète les livres qu'on lui conseille (même si elle ne les lit pas) et va voir les expositions qu'on médiatise ; elle vote et passe ses soirées à se poser des questions. Puis elle se rend soudain compte qu'elle n'a plus aucun privilège symbolique, que le système qu'elle sert ne l'écoute plus, ne l'estime plus, qu'il la déconsidère et l'exploite en la parquant dans des quartiers devenus touristiques (la Marina de Chelsea dans le livre) qu'elle n'a plus la possibilité d'apprécier (de vivre) parce que tout y est payant, parce que le loyer et les impôts lui permettent à peine de sortir. Elle prend conscience qu'elle est devenue prolétaire ; et subitement elle ne croit plus aux réformes, elle fout donc le feu partout.

La révolution à venir selon Ballard va pourtant avoir lieu à deux niveaux : le premier, qui vient d'être décrit, est de *reconnaissance* : il faudrait que les intellectuels, espèce menacée et désormais ridicule,



Il aide à penser —à Godard par exemple, qui rappelle que si Georges Stevens n'avait pas filmé Auschwitz, le bonheur d'Elisabeth Taylor n'aurait pas pu trouver sa place au soleil² ; car Georges Stevens a préféré désenchaîner, sortir de l'horreur ; proposer un *coup* cinématographique que les règles de son passé récent n'avaient pas prévu : refuser d'être Louis XV³ et quitter le déluge ; —mieux encore : rester sur place, prendre son chapeau et chanter sous la pluie, comme Gene Kelly dans le film de Stanley Donen, plutôt que comme Malcom McDowell dans *Orange Mécanique* (Insouciance dépassée de celui qui viole et frappe en dansant). —J. G. Ballard a voulu créer le malaise. Si l'ultraviolence ne dérange plus le système mais au contraire le renforce, on peut supposer qu'il s'est trompé.

« Le Jugement dernier n'a pas eu lieu, écrivait Artaud, il faut le refaire. » Et tout reste à refaire, même si tout finit par foirer : à bien considérer l'état des lieux, puisque « faire avec » (solution complaisante) et « faire contre » (solution réactive) ne perturbent plus le système⁴, pourquoi ne pas essayer de *faire sans*, et rester digne, et rester enthousiaste, et rester *euphoriste* ? Les vieilles questions sont loin d'être usées. Pourquoi ne pas reprendre en compte la position de Gene Kelly ? Éviter la frustration,



Bernard Rancillac, «La parole 3. L'interview», 1967. Peinture vinylique/toile. 200 x 175 cm. "Speech 3. The Interview." Vinyl paint on canvas

rouge, avec, ça et là, quelques délicieuses touches roses. La couleur est si forte et intelligente dans l'ensemble de cette œuvre («peinture pas morte») qu'on se dit que son auteur n'a vrai-

ment pas besoin de chercher à s'aider, comme il le fait parfois, de gadgets ajoutés à la toile : objets ready made ou projection de diapositives.

Catherine Millet

murcoing

De mémoires

Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains

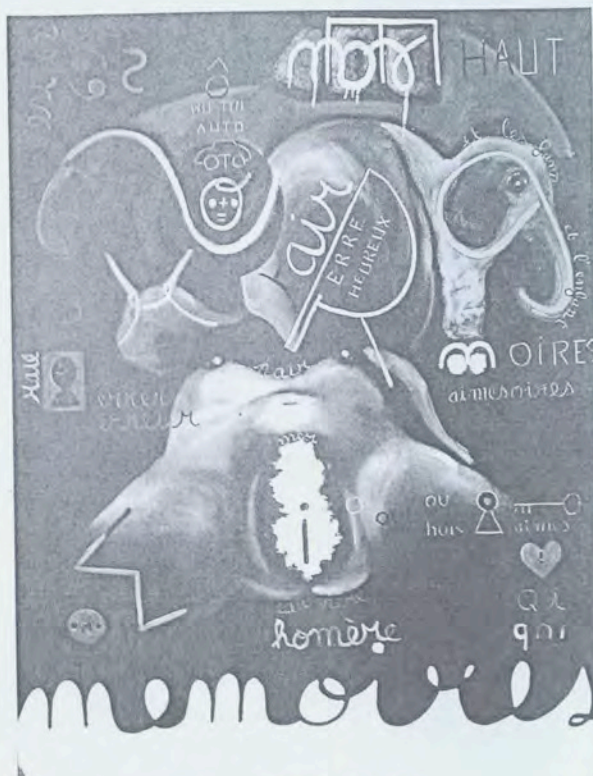
17 octobre - 28 décembre 2003

On attendait depuis longtemps une exposition organisée par Philippe Dagen. Pourquoi ? D'abord parce que le personnage demeure mystérieux, schizophrénique en raison de sa double fonction de critique d'art au *Monde* et de professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne, double visage auquel il convient d'ajouter une activité d'essayiste culturel (*la Haine de l'art ; l'Art impossible*) et de romancier (*les Poissons rouges*) : devant ce trouble de la personnalité multiple, on aimerait bien savoir en définitive qui est vraiment Philippe Dagen. Il ne laisse pas indifférent : qu'on l'apprécie ou qu'on le déteste, ses articles sont sans doute les plus lus, et c'est un personnage influent et redouté. Pour preuve, tous ceux auxquels je me suis adressé pour écrire sur cette exposition ont décliné mon invitation. Si bien que c'est moi m'y colle. Alors, *Who's afraid of Philippe Dagen* ?

De Mémoires réunit les œuvres de onze artistes (1) autour du thème de la mémoire. Qu'elle soit informatique,

rents emplois sémantiques du mot mémoire qu'il suit comme autant de pistes, et il décrit les pièges d'une mémoire formatée par l'information, l'apprentissage, la propagande... Convoquant Benjamin et Proust, en passant par Bergson et surtout Valéry et Breton, Dagen affirme principalement une chose, la nécessité de privilégier l'individu face à la masse : «*De Mémoires a été imaginée selon cet unique principe : démontrer que toute mémoire n'est pas encore tombée sous la dictature de l'uniformité et de l'amnésie, que toute mémoire "involontaire" n'est pas morte, qu'elle est encore en vie.*»

Du coup, c'est bien à la mémoire d'individus qu'on a affaire avec les œuvres de l'exposition. Aucune machine ne pourrait en effet donner naissance aux dessins fantasmagoriques de Frédérique Loutz, à ces motifs qui semblent s'engendrer les uns les autres sans aucune logique, sinon celle d'une folie créatrice. Si les dessins en couleur paraissent garder quelque chose d'heureux, ceux réalisés à l'encre noire, d'une grande virtuosité, nous emmènent dans un monde inquiétant et cauchemardesque où se jouent des transformations monstrueuses : des mains pourvues d'yeux au bout des doigts, des visages aux dents acérées qui, à la manière de Daphné, semblent



«De mémoires», Vincent Corpet. «3107P1x03h/t150x200»

dans une nouvelle série de tableaux de Vincent Corpet, qui sont autant de rébus où, à l'instar de l'œuf et de la poule, il devient difficile de décider, entre les lettres et les formes (entre le langage et les images), lesquelles viennent en premier. En l'occurrence, ce serait plutôt ici les lettres, car ce sont celles du mot mémoire, mais, l'artiste nous égarant malicieusement dans le jeu des renvois, à la fin, on ne sait plus. Il apparaît cependant assez évident que l'esprit et la mémoire procèdent avant tout par analogies visuelles en allant puiser dans le grand grenier formel que chacun se constitue au cours de sa vie.

À côté de cette mémoire désordonnée, proliférante et créatrice, c'est aussi une idée de la mémoire organisée par strates qui s'impose dans un grand nombre d'œuvres jouant sur la superposition et la transparence. Labyrinthe de voiles blancs au travers desquels se projettent, tout en rebondissant sur des miroirs, des images de la Seconde Guerre mondiale et le film d'une ancienne performance, *White Nights*, installation de Robert Morris ne constitue pas le cœur de l'exposition, elle en est le cerveau, tant on a la sensa-

aussi, les images entrent en collision, comme les souvenirs se bousculent dans la tête. C'est un choc au cours duquel ils s'altèrent mutuellement, ce qui concrètement prend forme dans la déliquescence du traitement pictural. Dans *le Village*, installation de Sophie Ristelhueber, les photos sont posées contre le mur et se chevauchent, occultant certaines images ; derrière telle vue paisible de paysage, on en vient à distinguer des choses plus sombres, comme des morceaux de corps ou de crânes. On se dit qu'il n'y a sans doute pas plus belle métaphore d'une mémoire sélective, de la censure de l'inconscient. (Curieusement, il n'est jamais fait mention de la psychanalyse dans cette exposition. Le commissaire l'aurait-il malencontreusement... oubliée, voire refoulée ?). Quant à *Direct indirect2*, belle vidéo de Pascal Convert, le doux visage d'un enfant s'éveillant difficilement dans une lumière blanche se superpose à des images de guerre filmées en vision nocturne, typiques de ce que l'artiste avait nommé dans ces pages des «*images en mercure liquide*». Onirique, poétique, c'est là la tendance générale de cette exposition.

Il y développe des thèses qui apparaissent déjà en filigrane dans d'autres textes ; thèses courageuses, car défendre par exemple la subjectivité, le primat du faire sur l'idée, la poésie des formes, ou encore relier le minimalisme au pire du capitalisme américain, cela ne va pas forcément de soi aujourd'hui dans le monde de l'art contemporain. Comment expliquer dès lors que si peu s'offusquent de ses écrits ? Sans doute, les gens ne lisent pas. Sans doute aussi l'aura déjà évoquée dont jouit le commissaire le protège-t-elle des critiques. Mais c'est

aussi certainement parce que de nos jours, « l'information procédant par chocs successifs dont chacun doit avoir la puissance d'effacer le précédent », on ne voit que ce qu'on veut bien voir, on ne retient que ce qu'on veut bien retenir : l'amnésie règne en maître.

Richard Leydier

(1) Christian Boltanski, Pascal Convert, Vincent Corpet, Marc Desgrandchamps, Jean-Luc Godard, Frédérique Loutz, Chris Marker, Robert Morris, Sigmar Polke, Sophie Ristelhueber et François Rouan.

(2) *De Mémoires*, éd. Hazan/Le Fresnoy, 2003.

This is a long-awaited event: an exhibition organized by Philippe Dagen. Why? First of all, because Dagen is still a mysterious figure, Janus-faced because of his twofold function as art critic at *Le Monde* and professor of art history at the Sorbonne. On top of that, he is also an essayist who writes on cultural matters (*La Haine de l'art*, *L'Art impossible*) and a novelist (*Les Poissons rouges*). Such are the multiple facets, but where, one would like to know, is the real Dagen? Like him or loathe him, his articles are the ones most people read, and he is an influential and feared figure. You want proof? Everyone I contacted to write this review declined my invitation, leaving your humble servant to do the job himself. So, who's afraid of Philippe Dagen?

De Mémoires brings together works by eleven artists on the theme of memory. (1) Dagen considers all the different applications of the word "memory," whether the context is information technology, families, nations or heritage. Each notion is explored and the curator describes the traps that lie in formatting memory through information, teaching or propaganda. Invoking Benjamin and Proust, as well as Bergson and, above all, Valéry and Breton, Dagen makes one key affirmation: the need to privilege the individual over the masses: "*De Mémoires* was conceived around one single principle: to demonstrate that memory is not totally under the dictatorship of uniformity and amnesia, that 'involuntary' memory lives on, that it is still alive."

Consequently, the works in this exhibition are indeed about individual memory. No machine could give birth to the phantasmagoric drawings of Frédéric Loutz, to these motifs that seem to engender one another without any logic, unless it be that of a creative folly. If the color drawings still seem to have something happy about them, the highly virtuosic ones in black ink lead us

into a disturbing, nightmarish world full of monstrous transformations: hands with eyes at the ends of their fingers, faces with jagged teeth that, like Daphne, seem set to turn vegetable. This idea of proliferation can also be found in a new series of paintings by Vincent Corpet, each one a rebus in which, à la chicken and egg, it is hard to say which came first, the letters or the forms (between language and images). Here, in fact, it looks more like the letters, the letters of the world "memory." But it is hard to be sure, because the artist cunningly throws us with his play of references. Still, it seems fairly clear that the mind and memory work above all by visual analogies, drawing on the great stock of forms that we all build up in the course of our lives.

Alongside this chaotic, proliferating and creative form of memory, many of the works in this show convey an idea of memory as something organized in strata. These pieces use superimposition and transparency. With its maze of white veils through which images of World War 2 and of his own past performances are projected, and where they bounce off mirrors, Robert Morris's *White Nights* installation is not so much the heart of the exhibition as its brain. It really does feel like moving around in a cortex. With Marc Desgrandchamps, too, images clash, like memories coming together in the brain, and change one another in the process, this being expressed formally in the deliquescence of the pictorial approach. In *Le Village*, the installation by Sophie Ristelhueber, the photos are placed against the wall and overlap, obscuring some of the images so that, behind one peaceful landscape we can make out darker themes, like bits of bodies and skulls. You think to yourself that there could surely be no finer metaphor of selective memory, censorship and the unconscious. Speaking of which, I realize that this show never



«De mémoires». Frédéric Loutz. Dessin. Drawing

mentions psychoanalysis. Did the curator forget it by some mishap, or even repress it? As for *Direct indirect*, a fine video by Pascal Convert, in it the sweet face of a child struggling out of sleep in white light is superimposed on night-vision footage of a war—very much what, in this magazine, the artist called "images in liquid mercury." Oneiric and poetic are the dominant tones in this show.

In the catalogue, (2) Dagen delivers what must be one of his best essays. The arguments he puts forward have already been outlined in other texts. They are courageous: to argue in favor of subjectivity, to assert the primacy of action over idea, the poetry of forms, or to link minimalism to the worst excesses of American capitalism—such views are not music to many art-world ears. So why is it that no one gets worked up about his writings? Maybe they never read him. No doubt, too, the curator's standing protects him from criticism. But another cause is surely that nowadays, when "information works by successive sensations, each of which must be powerful

enough to erase the previous one," we see only what we want to see and remember only what we want to remember. Amnesia is king.

Richard Leydier
Translation, C. Penwarden

(1) Christian Boltanski, Pascal Convert, Vincent Corpet, Marc Desgrandchamps, Jean-Luc Godard, Frédérique Loutz, Chris Marker, Robert Morris, Sigmar Polke, Sophie Ristelhueber and François Rouan.
(2) *De Mémoires* (Hazan/Le Fresnoy, 2003).

Votre exposition
annoncée

dans art press

Tel : 01 53 68 65 68
Fax : 01 53 68 65 69

Nadine Lailard

Les petits personnages de Frédérique Loutz

Les petits personnages de Frédérique Loutz ont investi le musée de la tapisserie et l'ENAD. Regard sur un univers dans lequel le dessin est roi.

L'ENAD (site d'Aubusson) présente actuellement dans le cadre de *Juste, pour voir* - lesin(s), suite les œuvres de Jorthea Schulz, Ruth Gurvich, Fabien Verschaere et Frédérique Loutz (*). Cette dernière a fleuri en février et mars derniers, un séjour-crédation de six semaines au musée départemental de la tapisserie. Elle a ainsi appréhendé l'univers de la basse-lisse.

« EN DEHORS DE LA NARRATION »

Originaire de la Moselle, Frédérique Loutz vit et travaille en région parisienne. Elle expose

des séries de dessins à l'ENAD, et une sorte de tapis ondulant en matière plastique translucide au musée. Ce bandeau est le résultat du séjour effectué à Aubusson. Animé par les personnages que l'artiste a captés dans des tapisseries anciennes, il établit un véritable dialogue avec les tapisseries en laine et coton, accrochées aux murs. Cet été, Frédérique Loutz est également présente à L'Avant-Scène. Elle a en effet conçu des sets de table pour le café-musique.

« Mon séjour à Aubusson m'a permis de découvrir la tapisserie, d'approfondir ma dé-

marque, explique-t-elle. Au musée, j'ai inclus le dessin dans un matériau transparent. Je me situe en dehors de la narration. Et je veille surtout à ne pas trahir l'illustration. »

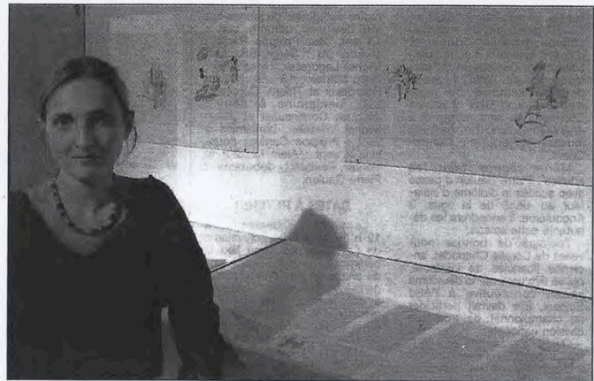
« Je ne raconte pas des histoires, ajoute l'artiste. Je mets des éléments en place. Reste, pour le spectateur, à s'identifier à mes personnages. »

L'univers de la jeune artiste est à découvrir dans les vitrines de l'ENAD. Des séries plus ou moins récentes y prennent forme. Passionnée par le dessin et la composition, Frédérique Loutz a un évident plaisir à disséquer les tapisseries et les corps. Elle plonge ainsi le spectateur dans un monde angoissé, énigmatique. Et développe dans tous les cas une personnalité d'artiste forte et inspirée, ce au prix d'une démarche cohérente et exigeante.

D'AUTRES ARTISTES

Les salles de l'ENAD présentent également les créations de Fabien Verschaere (dessin mural réalisé *in situ*, et ensemble de dessins récents). Chez lui, c'est le geste pictural qui prime. Il invente avec ses aquarelles un petit monde frais et ludique, résolument figuratif et expressif.

« Les motifs des aquarelles, et tout le dispositif mis en œuvre pour leur assurer une présence dans l'espace, témoignent d'un art de l'obsession,



Frédérique Loutz a inventé des petits personnages légers et interrogatifs.

sursaturé de fortes pulsions et de ce que Deleuze et Guattari ont appelé le désir », explique le critique Robert Fleck.

Ruth Gurvich expose quant à elle des œuvres marquées par ses visites au musée Adrien-Dubouché. Elles sont extraites de la série des *Porcelaines*. Elle a inventé des sculptures en papier froissé et compacté.

(*) ENAD, site d'Aubusson. Jusqu'au 15 novembre, du lundi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Entrée libre.



Un dessin de Frédérique Loutz réalisé dans le cadre de *Juste pour voir*.

AUBUSSON

Les détournements magiques de Frédérique Loutz

Venue de sa campagne lorraine, en sabots peut-être mais décidée à la conquête de son art, Frédérique Loutz se révèle, au contact de la tapisserie, une pillarde de génie. Nous la retrouverons bientôt au musée de la Tapisserie.

Voici quelques semaines, le musée de la Tapisserie recevait à Aubusson une jeune artiste « en mission » dans le cadre d'une opération lancée par Otto Teschert, directeur de l'ENAD Limoges-Aubusson. Après des études classiques à Mulhouse, Frédérique Loutz (qui fut élève d'Otto Teschert) se retrouve, bien qu'elle réside couramment en région parisienne, prise dans cette opération qui demande à de jeunes contemporains de jeter un regard neuf sur des œuvres classiques, avec à la clef l'édition de leur travail d'ici à l'été et, pour Frédérique, une « installation » au musée même. Pour saisir le travail de la jeune dessinatrice, il faut savoir qu'elle a eu très tôt la passion du dessin nourrie très vite par la fascination qu'exerçaient sur elle les planches anatomiques et toutes les images de sciences naturelles. Un milieu familial favorable et des études de biologie devaient lui donner le goût de la dissec-

tion. Elle l'exerce ici avec un génie certain, influencée encore par la danse, la magnificence des corps mis en scène et leur fragilité.

En notre ère d'hybridation, de clonage, Frédérique joue un peu les apprenties-sorcières en prélevant dans les scènes tissées des membres, des personnages, des végétaux, dont elle détourne le sens en des assemblages séduisants, où interviennent parfois des éléments « étrangers » empruntés au cadre de son travail : la vie de l'art connectée à la vie réelle, un certain hier branché sur aujourd'hui.

De ces rencontres l'artiste ne tire aucune anecdote : entre eux, petits marquis et rinceaux décoratifs n'ont rien à se dire, pas plus que le soleil de Lurçat à un petit « saute-mouton » Louis XV. D'autant moins que souvent l'un ou l'autre est passé au miroir déformant de la perspective (vue de biais, en plongée ou en contre-plongée). C'est dire que l'art de Frédérique Loutz

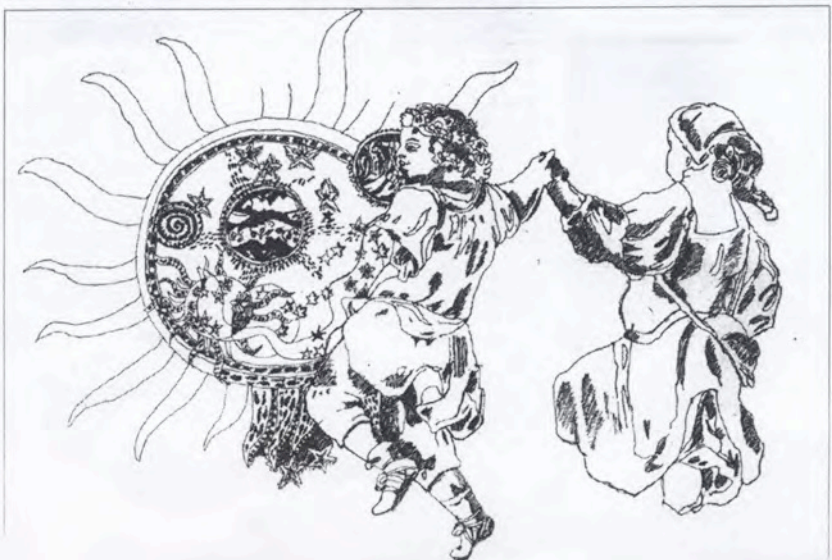
n'est pas narratif et qu'elle se défend d'un souci prémédité de composition ou de montage.

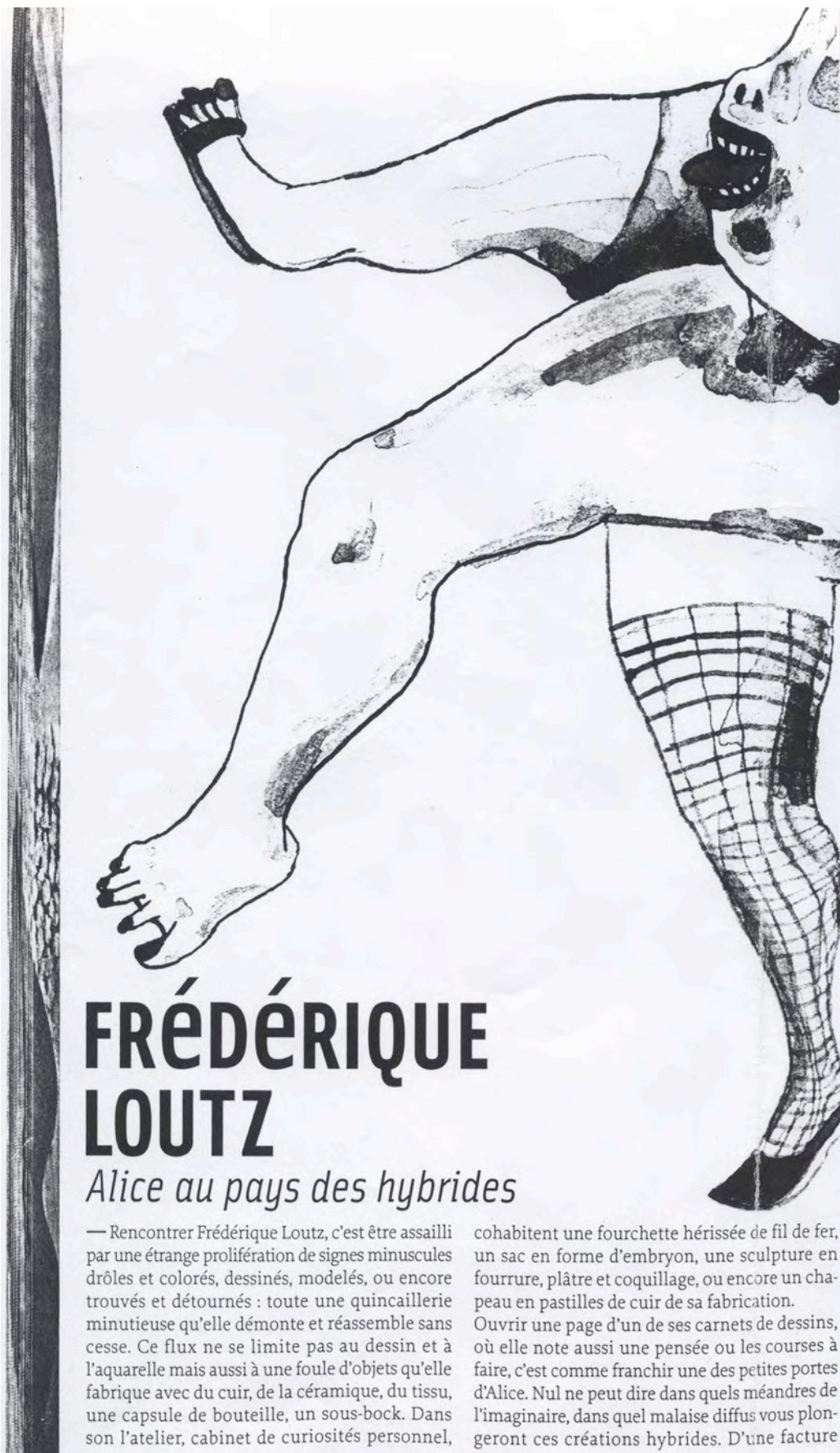
Vibrante, sensible, elle fait seulement se rencontrer des éléments que rien ne destinait au mariage en des figures de rêve, lyriques, magiques...

Dans ses vingt jours de présence au musée, Frédérique a, de la plume et de la mine de plomb, créé des dizaines de planches sur du papier calque ou du papier sulfurisé, support fragile comme les délicieux « monstres » qu'il porte. Un grand projet devrait se concrétiser d'ici l'exposition d'été au musée : un « tapis volant » où l'art sensible de Frédérique Loutz porterait le visiteur comme en apesanteur vers la vision des œuvres classiques.

Et si Frédérique repasse dans nos murs, elle reprendra pour tous une subtile explication de ce qui est à vrai dire inexplicable : son génie fait d'amour... et d'humour.

M. P.





FRÉDÉRIQUE LOUTZ

Alice au pays des hybrides

— Rencontrer Frédérique Loutz, c'est être assailli par une étrange prolifération de signes minuscules drôles et colorés, dessinés, modelés, ou encore trouvés et détournés : toute une quincaillerie minutieuse qu'elle démonte et réassemble sans cesse. Ce flux ne se limite pas au dessin et à l'aquarelle mais aussi à une foule d'objets qu'elle fabrique avec du cuir, de la céramique, du tissu, une capsule de bouteille, un sous-bock. Dans son l'atelier, cabinet de curiosités personnel,

cohabitent une fourchette hérissée de fil de fer, un sac en forme d'embryon, une sculpture en fourrure, plâtre et coquillage, ou encore un chapeau en pastilles de cuir de sa fabrication. Ouvrir une page d'un de ses carnets de dessins, où elle note aussi une pensée ou les courses à faire, c'est comme franchir une des petites portes d'Alice. Nul ne peut dire dans quels méandres de l'imaginaire, dans quel malaise diffus vous plongeront ces créations hybrides. D'une facture



Sans titre (2001),
Frédérique Loutz.

S
Co

— D
hom
de la
des c
tout
Luca
l'arti

Phot
de D
aux c
vidéo
Luca

73

lisse, apparemment naïve, elles amorcent quan-
tités d'histoires cruelles qui restent en suspens.
« Cette forme synthétise les personnages contradic-
toires qui nous forment : nous sommes tous un peu
femme, un peu homme, un peu arlequin. J'ai sans doute
un désir de maîtriser cette schizophrénie. » Une
démarche initiée par les surréalistes.

— CATHERINE FIRMIN-DIDOT

Frédérique Loutz est née en 1974. Où voir ses œuvres :
l'artiste sera en résidence de mars à juin 2002 au musée de la
Tapisserie à Aubusson. Tél. : 05-55-66-33-06.

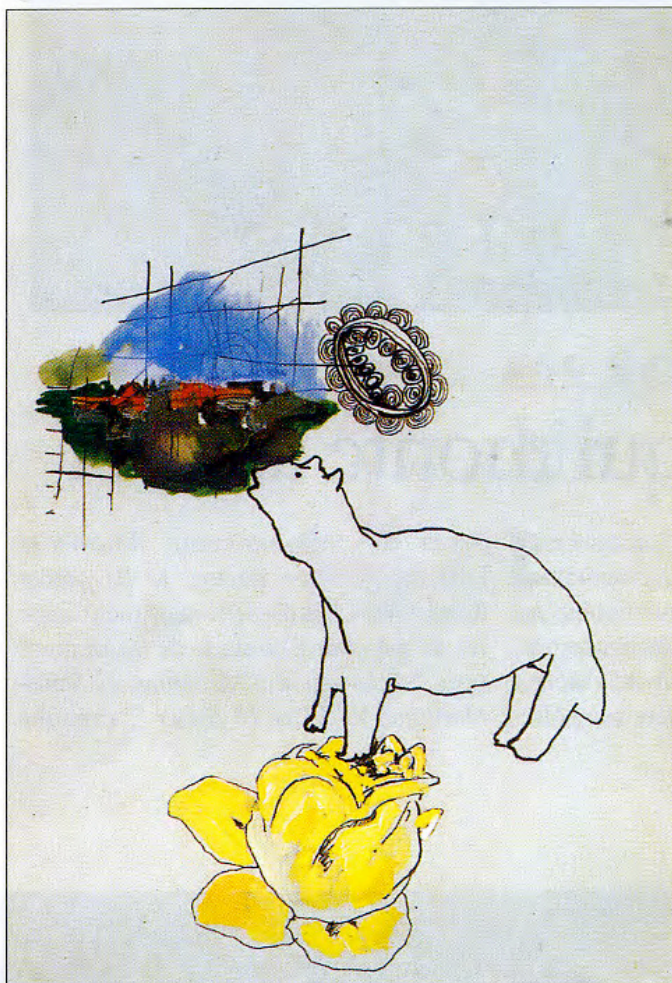
EXPOSITION AU THÉÂTRE RUTEBEUF

Frédérique Loutz esquisse sa vision du monde

“Dessiner, c’est une façon de se présenter aux autres, le moyen pour qu’à leur tour ils parlent d’eux et qu’un échange se fasse” affirme Frédérique Loutz. “Avec mes dessins, je présente mes questions, mes préoccupations, mes inquiétudes.” L’exposition au Théâtre Rutebeuf montre le travail des cinq ou six dernières années de cette Clichysoise. Beaucoup de questions autour de l’unité peuplent ses dessins avec “des corps, des maisons, des arbres, des objets qui sont disloqués, tordus, tronqués, dispersés ou avec des prothèses. Parce que je veux symboliser combien les êtres humains, les lieux, les objets se construisent de morceaux épars accumulés au fil du temps, de la vie, des expériences”. Ces dessins suggèrent des histoires, mais c’est à chacun de construire sa propre histoire à partir des éléments que Frédérique Loutz a couchés sur le papier.

Ce qu’on découvre dans les galeries du théâtre de Clichy, ce sont de petits dessins en couleurs ou au stylo, de grands formats aussi – “Pour que le dessin soit à la mesure du corps” –, des carnets de croquis, des sculptures et des objets. “Des travaux qui se nourrissent les uns les autres” et dont la diversité permet à chacun d’y trouver de quoi interpeller sa sensibilité.

À 26 ans, cette jeune enseignante des ateliers beaux-arts de la ville porte un regard d’une grande acuité sur la société. Balayant les lieux communs, son intelligence, armée de ses crayons, offre aux yeux



Gouache et encre de Frédérique Loutz

des autres des esquisses sans fard sur le monde qui nous entoure. Une exposition à voir absolument jusqu’au 2 mars au Théâtre Rutebeuf.

Franck Jodet

Une simplicité loin d'être si simple



Frédérique Loutz est née en 1974 à Sarguemines. Elle présente dans le cadre de la carte blanche de Pierre Wat, des dessins sur papiers réalisés à l'encre de chine, gouache et aquarelle.

Frédérique Loutz est toujours sur le qui-vive, comme si intérieurement elle vivait en perpétuelle interrogation. Avec ce paradoxe avoué : « *poser une question, ce n'est pas poser les autres interrogations* ». C'est d'ambiguïté, que se trouve sans doute, l'explication du travail de Frédérique Loutz, à moins que ce ne soit dans cette quête : « *Je recherche une clarté, une vérité absolue, quelque chose qu'on ne puisse remettre en cause* ». Mais n'est-ce pas la même chose ?

En apparence, tout paraît simple. Tout d'abord les moyens utilisés : du papier récupéré et de l'encre de chine, de la gouache, de l'aquarelle. Ensuite le dessin : des personnages seuls ou en posture, des objets ou des paysages qui se détachent du fond de la feuille.

En s'attachant aux couleurs utilisées, on parvient à saisir la valeur de ses dessins. Pareilles à des poupées de porcelaine, ces filles en costumes enfantins, ont la couleur « des bonbons », souligne Frédérique. Quoi de plus de doux, de

plus tendre que l'univers de confiserie pour illustrer des personnages qui se mutilent, se dévorent. La couleur semble faire office de masque, comme pour cacher et mieux dévoiler leur profondeur psychologique.

Le minimalisme de la mise en scène des personnages pourrait abuser le spectateur qui ne connaît pas les œuvres antérieures de Frédérique Loutz. Si aujourd'hui, les dessins semblent vides, c'est doute que par le passé, elle a, comme sur les grands formats présentés lors de cette exposition, empli la toile d'autant de signes, signaux, symboles, au point, écrit Pierre Wat : « *de donner le sentiment étrange, perturbant qu'il avait fallu l'intervention de plusieurs mains pour obtenir cela* ». Cette ascèse est le moyen de plonger le spectateur dans son univers où peu de clefs sont données. Les personnages de ses dessins sont l'enjeu d'une histoire. Attention, il serait trop simple, encore une fois, de croire que Frédérique nous parle d'elle. Ce qu'elle met en perspective, c'est elle, c'est nous face à la complexité des rapports humains. Des rapports entre les humains. Comme si



la communication était ramenée au principe d'ingestion et de digestion.

Quoi qu'il en soit, il faut voir les dessins de Frédérique Loutz comme des signes qui lèvent un voile sur un univers très personnel et très complexe qu'un premier regard aurait pu faire apparaître évident.

Yannick Lemoigne

Frédérique Loutz exposera du 2 au 18 février 2001 dans les galeries du théâtre Rutebœuf. 165, allée Léon Gambetta à Clichy. Ouverture de 14 h à 19 h.



À propos de Pierre Wat

Pierre Wat, né en 1965, enseigne l'histoire de l'art à l'Université de Tours. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la peinture romantique (*Constable entre ciel et terre*, Herscher 1995; *Naissance de l'art romantique*, Flammarion 1998). Directeur de la collection *Beaux-arts histoire* à l'ENSb-a, il est également critique d'art et collabore avec des artistes contemporains.

« (...) Disons-le de suite, cette carte blanche est la confrontation de deux artistes - Frédérique Loutz et Claude Tétot - qui n'ont rien en commun, si ce n'est de s'inscrire de façon peu conventionnelle, dans des pratiques qui elles, appartiennent à la tradition des beaux-arts : dessin et peinture. Frédérique Loutz dessine, Claude Tétot dessine et peint. Voilà ce qui les lie, ou, tout au contraire, ce qui les éloigne l'un de l'autre, à partir d'un maigre point commun. Car il ne s'agissait pas, ici, de présenter une école ni même une manière de faire - encore moins un thème. Je ne crois pas au style, et l'époque n'est pas aux groupes ». [in le petit Chaillou]